Éduquer aux réseaux sociaux

Les jeunes à l'heure du numérique

les dossiers de l'éducation aux médias

MEDIA animation ASBL communication éducation

Éduquer aux réseaux sociaux

Les jeunes à l'heure du numérique

MEDIA animation ASBL
communication & éducation

www.media-animation.be

Avec le soutien de

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

POINTCULTURE

B-Bico

Cette publication a été produite avec le soutien financier de la Commission Européenne sous le Programme « Connecting Europe Facility — Telecommunicaiton Work programme 2016 ». Les contenus de cette publication sont sous la seule responsabilité de Média Animation asbl, et ne peuvent être considérés comme un reflet de l'opinion officielle de la Commission Européenne.

© Média Animation 2017

Sommaire

[l'essentiel]

Introduction

Les jeunes à l'heure du numérique 3

Un réseau social numérique, c'est quoi ? 5

Pourquoi les jeunes aiment-ils les réseaux sociaux ? 11

Les réseaux sociaux, lieux d'échanges comme les autres ? 17

Les réseaux numériques sont-ils vraiment sociaux ? 20

Internet change-t-il notre identité ? 23

Quelles sont les caractéristiques des productions de contenus numériques 28

Éduquer aux réseaux sociaux à l'école 32

[développements]

Selfies, tous pour moi et moi pour tous 39

Neknomination, à l'eau ou au resto, Icebucket, pour quoi faire ? 50

Adolescence numérique, l'âge buissonnier 56

Cyberharcèlement, un harcèlement 2.0 ? 65

Conclusion

Éduquer, prévenir, interdire, au plus jeune âge ? 73

Les jeunes à l'heure du numérique

La nouvelle génération a investi les réseaux sociaux numériques comme les précédentes se sont prises de passion pour le cinéma ou la télévision. À la différence de leurs parents, les jeunes se sont approprié les nouveaux outils de communication en les faisant entrer dans la sphère domestique, parfois bien loin du regard des adultes, en élaborant des modes relationnels qui surprennent.

Derniers rejetons de la grande famille d'Internet, les réseaux sociaux ne sont pas des mass-media comme les autres. En permanente évolution, ils permettent à leurs utilisateurs d'élaborer du contenu informatif, mais aussi et peut-être surtout, de communiquer, de construire une identité numérique, de créer de nouvelles formes de sociabilité. En ce sens, ils semblent révolutionner la société. Ils interrogent le regard que les adultes portent sur les nouvelles générations et leurs pratiques médiatiques.

Ces réseaux sociaux, dont Facebook est le plus connu, répondent à un vaste ensemble de fonctions possibles, et... à autant d'usages. Ceux-ci correspondent aux besoins des jeunes, qui vont y trouver de nouveaux terrains pour développer leur personnalité et multiplier les occasions de se retrouver ensemble.

Pour autant, la manière d'y communiquer est différente de l'espace public. Elle fait évoluer les rapports entre les gens et ajoute de nouvelles manières de « faire société ».

Il est dès lors indispensable de tenter de comprendre ce que les jeunes utilisateurs y inventent. Il faut les accompagner dans ce passionnant chemin, sans diaboliser leur terrain d'expression, ni pathologiser leurs pratiques. Cette société numérique, c'est désormais la leur.

Ce document est conçu en deux parties. La première propose une vision synthétique des questions essentielles accompagnées d'activités éducatives à mener avec les jeunes. Elle est suivie d'une série de développements permettant d'approfondir la thématique.

Un réseau social numérique, c'est quoi ?

Un réseau social numérique est un site web (ou même, une application) qui permet à ses membres de créer une page personnelle afin de partager et d'échanger des informations, photos ou vidéos avec un réseau d'usagers, et de consulter leurs publications. Cette définition englobe des sites aussi divers que eBay, Wikipédia, LinkedIn, YouTube, Twitter, Ask ou encore, Snapchat. Le plus connu d'entre eux, c'est Facebook, et ses usages multiples : l'expression, le partage, la rencontre, le jeu.

Pourquoi rejoint-on un réseau social numérique ? Les raisons sont nombreuses : le désir d'être en contact avec ses amis, ou en trouver de nouveaux ; appartenir à une société élargie, ou un groupe plus réduit ; se tenir au courant des derniers potins, rester informé sur des sujets que l'on estime importants… ou pas. Et plus généralement, y passer du temps en étant connecté au monde qui nous entoure.

Généralement, un réseau social en ligne forme une réplique du réseau social initié « dans la vie réelle », mais cette copie se situe quelque part entre le très conforme ou le pas du tout semblable, tant du point de vue des conduites que des relations nouées. Quelle que soit l'étendue du réseau, le nombre de personnes avec qui les internautes interagissent reste plus ou moins restreint.

Une variété de fonctions

Les plateformes de réseautage social obéissent à bien des fonctions. Dans les grandes lignes, on peut distinguer :

- Le **réseau social** au sens strict, site à l'accès limité où chaque utilisateur dispose d'un profil. Les membres sont en lien de manière bilatérale, participent à des groupes. Certains réseaux proposent des fonctionnalités étendues (messagerie, publication et partage de contenus…) ou hébergent des applications tierces. Facebook, LinkedIn en font partie.

Mais bien d'autres catégories de sites permettent à ses usagers d'entrer en relation :

- Les **forums**, espaces de discussion publique où les messages sont affichés par ordre chronologique. La consultation est libre. Exemples : Doctissimo, ou encore, les forums liés aux supports de presse en ligne.
- Les **blogs**, outils de publication simplifiés où les articles sont affichés par ordre chronologique et éventuellement triés dans des catégories. Les lecteurs peuvent y déposer des commentaires. Exemples : Blogger, Skyblog, Canalblog.
- Les **wikis**, bases de connaissance en ligne où les internautes rédigent et corrigent eux-mêmes le contenu. Exemple : Wikipedia.

Témoignages

Il y a de tout, sur Facebook. Il y a des pétitions. Des cadeaux, des bisous, des hugs à donner, à recevoir. Des groupes d'intérêts politiques, sociaux, sportifs, culturels et d'autres qui ne servent à rien mais qui nous font bien rire. **Igor**

Moi qui passe mes journées sur ces réseaux, je me demandais : à votre avis après Facebook Twitter, Snapchat, il y aura quoi ? **lami**

Je m'appelle Elodie. Je demande une gentille chose qui me ferait plaisir. En fait, j'ai créé une page il y a quelques secondes ^^', et je me demandais si vous pouviez l'aimer ? **Usami**

J'ai un ou deux amis « virtuels » avec qui je m'entends très bien. C'est différent d'amis que l'on voit réellement, mais ça reste des amis **lysoppe**

- Les sites de **partage**, où les internautes publient des photos, vidéos, liens… qui peuvent être commentés et notés. Ils sont invités à créer des chaines et des groupes. Exemple : Youtube.
- Les **microblogs** : services de publication, de partage et de discussion reposant sur des billets ou posts très courts. Chaque membre possède un profil public où sont listés les derniers messages. Les membres peuvent s'abonner aux autres profils pour recevoir leurs publications dans un flux unique. Exemple : Twitter, Snapchat.
- Les réseaux **collaboratifs** : services d'entraide où les questions et les réponses sont publiées par les utilisateurs. Exemples : Yahoo Q-R, mais aussi Ask.
- Les **jeux sociaux** : jeux en ligne exploitant les profils des membres pour proposer différentes interactions entre les joueurs.
- Les services de **géolocalisation** : applications permettant de publier, partager et discuter sur des terminaux mobiles. Les articles ou photos publiés sont rattachés à un lieu afin de leur donner un contexte géographique. Exemples : Foursquare, Tinder, Tripadvisor.

On peut ajouter à cela les sites de partage d'intérêts, comme Pearltree. Cependant, toute typologie reste hasardeuse, la plupart de ces sites chevauchent plusieurs catégories.

Une diversité de motivations

Les motivations à rejoindre un réseau social numérique sont très diverses :

- **L'appartenance** à un groupe. Certains réseaux sont conçus pour rassembler des membres faisant partie d'un réseau déjà formé sur des critères généraux (appartenances philosophique, géographique, professionnelle, culturelle, à une classe d'âge), à l'instar de la plupart des usages de Facebook.
- La mobilisation **évènementielle**. Certains réseaux sont utilisés pour rassembler leurs membres autour d'évènements ponctuels, à l'instar de certains usages de Twitter.
- Le **développement social**. Des réseaux, dont Facebook, encore, LinkedIn ou Skyblog, Snapchat, ont pour finalité de développer la mise en réseau de ses membres par affinités catégorielles : une profession, une classe de jeunes…
- Le groupement par **intérêts** communs. Pinterest, Youtube, Wikipédia, rassemblent des membres ayant des passions ou centres d'intérêt communs.
- Le groupement par **production** commune : les réseaux sociaux aident à produire un contenu commun littéraire, artistique, un usage observé chez les adolescents réinvestissant les fonctionnalités de Skyblog à cette fin.
- Le **contact** avec des inconnus. Un certain nombre de réseaux sociaux servent de préalable à une rencontre physique entre personnes qui ne se connaissent pas (Meetic), à une collaboration professionnelle entre personnes qui se connaissent peu (LinkedIn), à une collaboration ludique entre personnes qui ne se connaissent pas tous (la plupart des jeux en réseaux).

Facebook permet de conjuguer les possibilités offertes par différentes plateformes préexistantes, ce qui explique en partie son succès. Ce réseau social permet à son usager de se présenter à travers une page de profil (ce qui était un ingrédient de la popularité de Skyblog auprès des adolescents), de partager des fichiers tels que des photos, vidéos, articles, musiques (à l'instar de Youtube, Wikipédia, MySpace). Facebook autorise bien d'autres outils de socialisation : la création d'évènements, de groupes de discussion, la messagerie instantanée (qui était la spécialité de MSN Messenger), les jeux en ligne, l'envoi de messages privés, etc.

Des usages multiples

Cette sociabilité, les membres des réseaux l'exercent parfois bien différemment de l'usage initialement prévu par la plateforme. Il s'agit d'outils auxquels on réserve des emplois parfois très personnels. Bien au-delà de la technologie, on note avant tout une série de jeux complexes entre usages et usagers. Des différences individuelles sont observées, elles rejoignent parfois de grands discriminants culturels : hommes, femmes, adultes, adolescents, enfants, et bien d'autres encore.

Certains utilisent le réseau numérique de manière fonctionnelle : ils postent des nouvelles, de l'information. Bref, se destinent à la production de contenus. D'autres, à l'intérieur du même réseau, communiquent davantage, partagent des émotions. D'autres encore, sur un autre plan, éprouvent le besoin d'affirmation de soi, ce qui se vérifie par la propension des adolescents à investir des plateformes leur permettant cette activité (Ask, Snapchat, Facebook) tandis que leurs proches veulent y réaffirmer leur appartenance à un groupe. Chaque fois, ces grandes tendances se combinent subtilement avec les fonctionnalités prévues ou imposées par les infrastructures technologiques.

De la sorte, les réseaux sociaux n'appauvrissent pas les liens sociaux, pas davantage qu'ils les remplacent. Au contraire, ils permettent de les compléter, les enrichir, les renforcer, voire d'en créer de nouveaux, loin de l'idée selon laquelle il y aurait une vie virtuelle « fausse » et une vie physique « vraie » car authentique. Cette distinc-

tion entre réel-vrai-authentique et virtuel-faux-trompeur est fortement ancrée dans nos représentations, une façon de comprendre le numérique inspirée par l'héritage de la philosophie dualiste selon laquelle le monde des apparences relève de l'illusion. Souvent, le virtuel est ainsi considéré comme trouvant sa place hors du réel. Nombre de ces opinions ou préjugés percolent dans le grand public comme matrice de pensée opposant le monde numérique au monde physique.

Ce dernier est considéré comme supérieur et préférable. Pourtant, bien que l'utilisateur soit seul devant son ordinateur, sa tablette ou son smartphone, ses échanges s'intègrent dans un ensemble qui inclut des phases d'interactions en ligne et hors ligne. L'usage des nouveaux médias entraîne un surcroît de communication interpersonnelle, dont les modalités semblent infinies.

Pour aller plus loin

- **Cardon Dominique, « Le design de la visibilité : Un essai de cartographie du web 2.0 », *Réseaux*, 2008/6 (nº 152), (www.cairn.info/revue-reseaux-2008-6-page-93.htm et www.ac-montpellier.fr/sections/orientation/preparer-orientation/ressources-references/design-visibilite-web2-0/downloadFile/file/DesignVisibilite_Cardon_2009.pdf). Une présentation synthétique est proposée à la page suivante : www.internetactu.net/2008/02/01/le-design-de-la-visibilite-un-essai-de-typologie-du-web-20**
- **Proulx Serge, Millette Mélanie et Heaton Lorrna, *Médias sociaux, enjeux pour la communication*, Presses de l'Université du Québec, 2011.**

ACTIVITÉ

Classer les réseaux sociaux

Cette activité a pour objectif de permettre aux jeunes de débattre de leurs usages réels des réseaux sociaux et de comprendre comment ceux-ci médiatisent l'identité des utilisateurs.

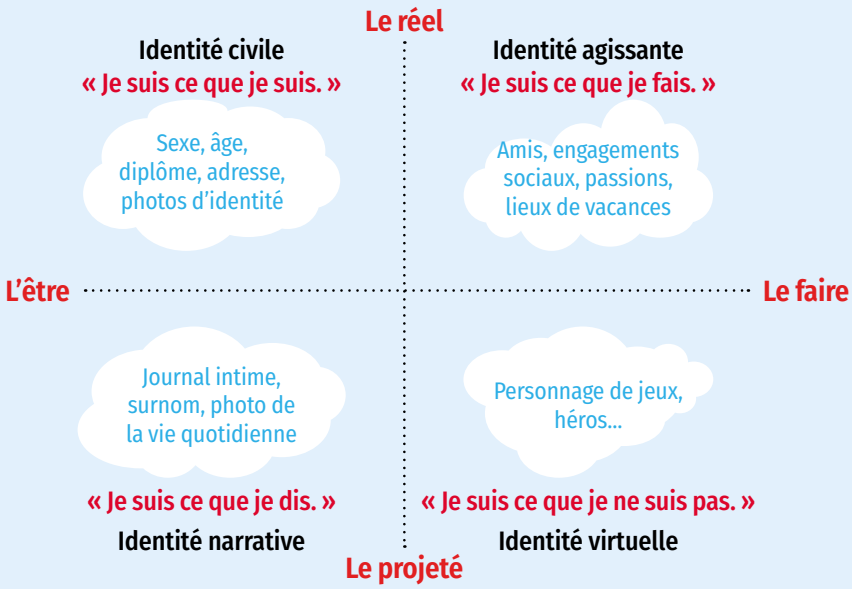
1. Selon le sociologue Dominique Cardon (voir « Pour aller plus loin », p. 8), on peut classer dans le schéma suivant les différentes manières d'exprimer qui on est :

   L'**axe horizontal** crée un continuum entre ce que la personne est (sexe, âge, statut matrimonial…) et ce qu'elle fait (ses œuvres, ses projets, ses productions…).

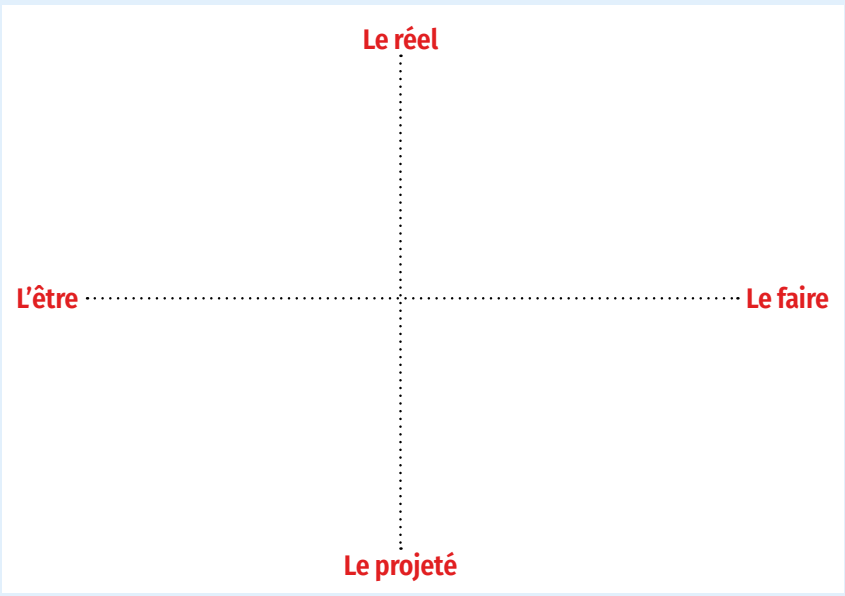
   L'**axe vertical** crée un continuum entre ce que la personne est dans sa vie réelle (quotidienne, professionnelle, amicale) et la représentation imaginaire qu'elle peut proposer et qui permet d'exprimer une partie ou une potentialité d'elle-même.

   Pour permettre aux jeunes de s'approprier ce schéma, on peut leur demander préalablement quelles sont les différentes façons de se présenter qu'ils connaissent (raconter sa vie, montrer sa carte d'identité, utiliser une photo, faire un mime, etc.).

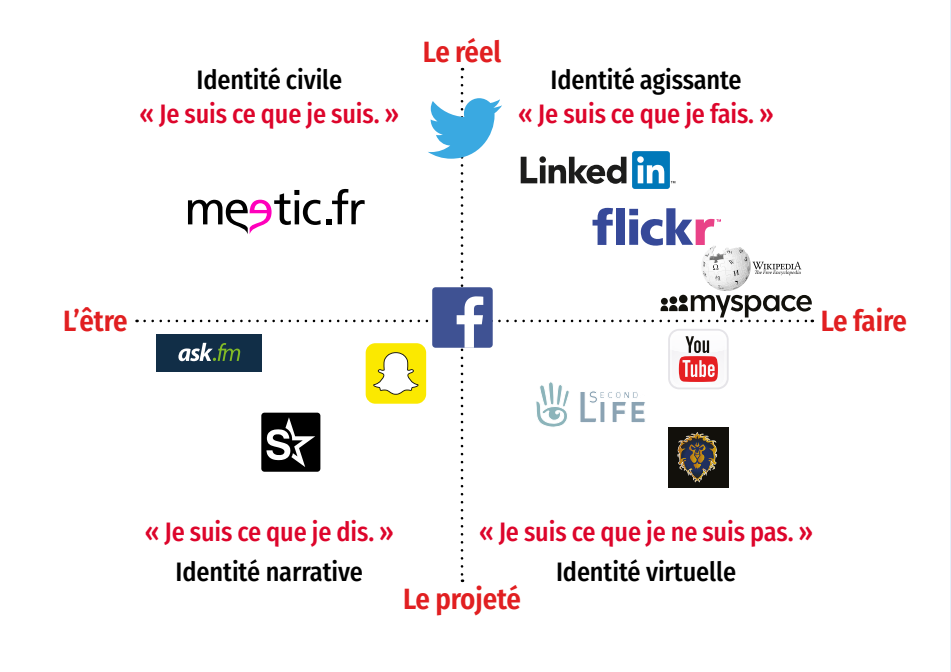
2. Reproduisez une série de logos de réseaux sociaux divers et demandez aux jeunes de les placer dans le schéma ci-dessous. S'y présente-t-on par :
   - son identité civile, qui caractérise la personne de façon objective (nom propre, sexe, âge, domicile, etc.) ;
   - son identité narrative, qui caractérise la personne à travers une vie racontée (journal intime, surnom, pseudo, etc.) ;
   - son identité agissante, qui caractérise ce que fait la personne (engagements, passions, goûts, etc.) ;
   - son identité virtuelle, qui caractérise la personne à travers une vie imaginaire (jeu de rôle, avatar, etc.).



ACTIVITÉ



Voici un exemple de corrigé.



Pourquoi les jeunes aiment-ils les réseaux sociaux ?

Les réseaux sociaux numériques sont massivement présents dans la vie des jeunes. Ils sont utilisés à la maison, en rue, à l'école et même parfois pendant les cours. On y bavarde, travaille, on y fait des rencontres, on y joue… Les jeunes y passent beaucoup de temps, sans avoir l'impression de le perdre. Ont-ils une raison particulière d'être scotchés à leurs réseaux ?

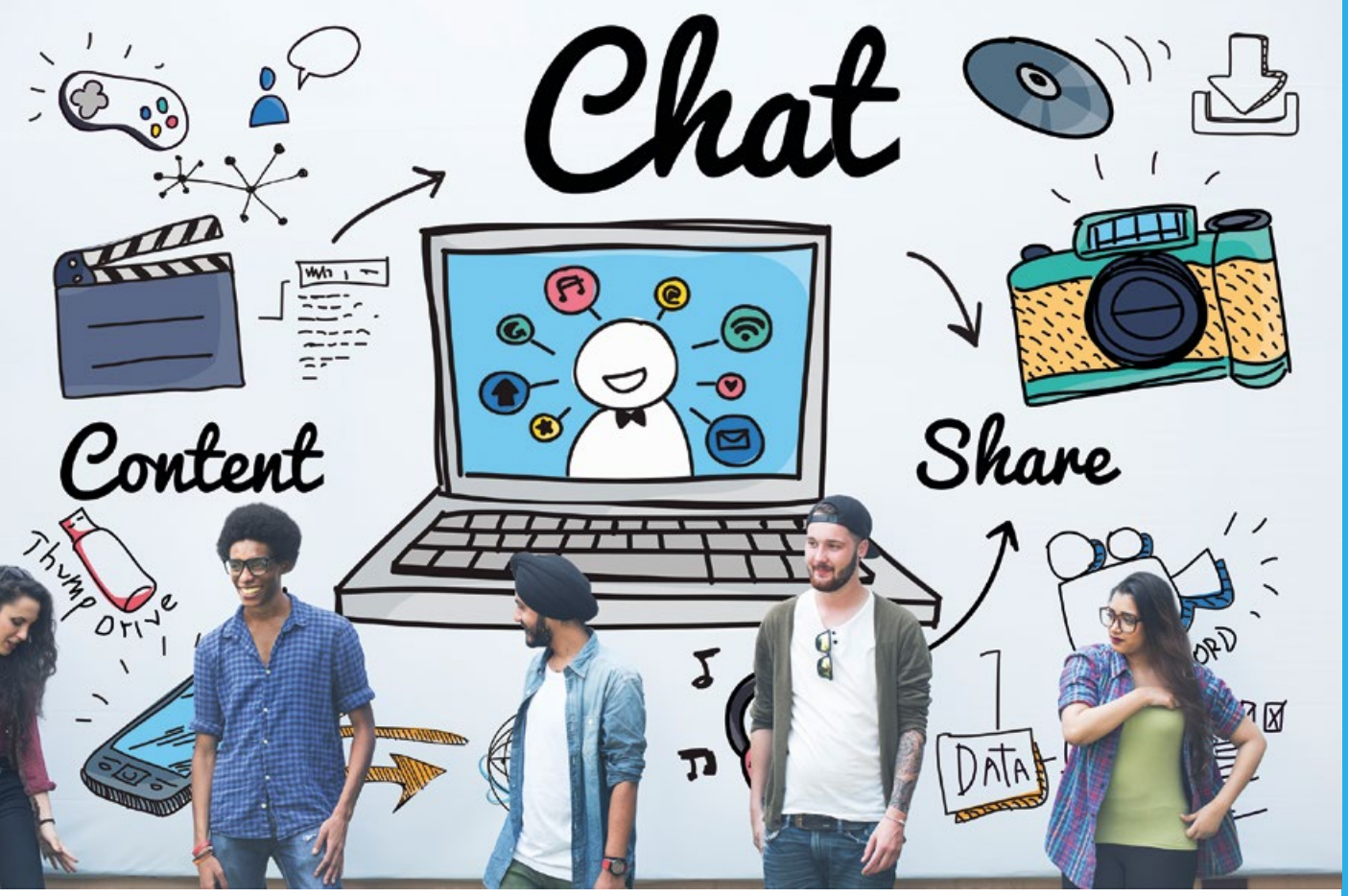
Presque tous les 13-17 ans disposent d'un compte Facebook. Deux tiers des 11-13 s'y essaient, en dépit de l'âge minimum fixé par l'opérateur. Faire partie de la grande famille des usagers de Facebook, c'est entrer de plain-pied dans la vie des « grands » de l'école secondaire.

Un rite d'initiation à l'adolescence

L'enfant s'entraîne à « faire l'ado » en fréquentant les profils d'amis plus âgés. Il tente de comprendre et, plus tard, de faire siens leurs usages, leurs mots, leurs comportements. Facebook, Instagram, Snapchat et les autres constituent pour eux un **lieu d'apprentissage** de la vie de futur adulte. Plus tard, adolescents, ils se frottent aux codes propres à leur classe d'âge, qu'ils testent à la fois dans le monde physique et dans celui des écrans. Et surtout, ils parlent peu avec leurs parents de ce qu'ils y font. Le réseau social numérique est l'endroit où l'on se retrouve ensemble, à peu de frais, puisque ce lieu de rencontre est gratuit et n'impose pas de déplacements coûteux en temps et en argent.

Dans ce contexte, sociabilité physique et sociabilité d'écran fonctionnent comme des vases communicants : ce qui se passe à l'école est discuté le soir sur Internet, et ce qui est discuté le soir en ligne est repris le matin en classe. Cette société nouvelle se façonne sur deux scènes désormais **complémentaires** et liées entre elles.

Les réseaux sociaux numériques ne sont pas que de simples aires d'initiation. Les jeunes peuvent y constituer une plate-forme d'**entraide** pour tenter d'y résoudre les difficultés générées par les travaux scolaires, ou échanger sur toute question de leur âge, notamment sur le plan des relations affectives. C'est un terrain de choix pour se tenir au courant de ce qui se passe dans leur vie intime, et rester informés des opportunités de développer leurs activités extérieures. Ils valorisent et valident les goûts et pratiques culturelles, maintiennent les liens avec les amis éloignés ou la famille dispersée. C'est aussi, pour ceux que la réalité corporelle inhibe, une alternative pour tenter progressivement l'aventure des rencontres amoureuses.



Carte d'identité

Grâce aux réseaux sociaux numériques, les jeunes composent leur **carte d'identité virtuelle**, immédiatement visible. Ils sont sensibles aux réactions des camarades et vérifient leur popularité à travers deux indicateurs : la quantité de « likes » ainsi que le type de commentaires reçus. Pour les jeunes, la gestion de ces manifestations d'amitié constitue un enjeu particulièrement intense et complexe : parfois vides de contenus, ils les rassurent sur la réalité **des liens d'amitié** qui les unissent et maintiennent la communication. Ils signifient souvent : « je te vois, tu es là et tu comptes pour moi. »

Pour être reconnu, le jeune usager joue sur deux registres en apparence contradictoires : entretenir un vaste réseau de connaissances réelles (compter trop d'inconnus parmi ses amis est considéré comme suspect), et approfondir des liens plus intimes avec quelques-unes de celles-ci. Les relations amicales et amoureuses permettent d'accroître son **autonomie**, démontrent qu'il devient un « adulte ». Mais il y a deux conditions à cela. D'abord, le lien doit être publié. C'est ainsi que les couples fraîchement formés affichent souvent très vite leur relation, au point que certains le signalent d'abord sur Facebook avant de se le dire. Dans un second temps, le lien amical ou amoureux doit être validé par le cercle d'amis, qui accompagnent les négociations entourant la naissance du lien.

Être ensemble

Le réseau social numérique est ce que la sociologue Dominique Pasquier désigne comme un lieu de **« l'entre-soi »**. Peu de jeunes privilégient le contact sur Internet avec des inconnus, sauf à l'occasion de jeux en ligne. D'ailleurs, la plupart des ados paramètrent les informations de leur compte qu'ils estiment sensibles en mode « privé ». Pour eux, la différence entre « bons » et « mauvais » amis est cruciale : toute intervention inappropriée est immédiatement sanctionnée avec force.

Beaucoup d'adolescents trouvent plus facile d'être soi sur Internet que dans la vie réelle, davantage chez les garçons, les plus jeunes, et ceux issus de milieux popu-

laires. Comme le réseau social repose sur le principe de l'invitation, les jeunes y élaborent un **territoire numérique** constitué du groupe d'amis (souvent à l'intérieur de la classe), étendu à l'école, à la famille proche, parfois au village ou à la périphérie de leurs fréquentations scolaires (les enseignants).

Vu de l'extérieur, le langage écrit peut être difficile à lire. Leurs **joutes oratoires** parfois illisibles mettent l'univers scolaire ou familial à distance et veulent démontrer les capacités de performance sociale alternative de leurs auteurs. Ce faisant, les ados renforcent l'unité et l'opacité de leur groupe d'appartenance. Le réseau social permet ainsi de raconter des états d'âme personnels en dehors d'une présence physique. Ils « se lâchent » sur Internet, alors que, dans la journée, les échanges sont soumis aux normes de comportements parfois très dures des groupes.

Témoignages

Je voudrais savoir comment certaines personnes arrivent à avoir plus de 300-400 « j'aime » sur leurs photos... je suis très timide et comme je suis déjà en 4em je veux changer, être un peu plus populaire **missS)**

Mais j'aimerais avoir votre avis : je devrais mettre la photo nº 1 ou la nº 2 en photo de profil ? Pas d'insultes svp. **jepapa**

Sur leur mur je vois plusieurs personnes avec marqué le nom de la personne avec un cœur à côté, j'aimerais être ces gens **Lolo654**

En fouillant cette aprèm'sur Youtube, je suis encore tombé sur une meuf qui tente de parodier Lady Gaga.... Le résultat est qu'elle se ridiculise totalement ! **street96**

Profusion d'images

Les adolescents sont préoccupés par leur **apparence** et ses modifications rapides. La mise en ligne de photos fait l'objet d'une forte attention et répond au double besoin d'expression de soi et d'évaluation par les autres. Pour cette raison, on aurait tort de les accuser de narcissisme. D'une part, car ce regard sur soi est important pour leur permettre de se comprendre et s'accepter en se dévoilant. D'autre part, parce que cette fausse contemplation d'eux-mêmes requiert absolument le regard des autres : « j'ai besoin de vous pour me voir me contempler ». On peut ainsi évoquer le terme paradoxal de narcissisme social.

Les mots employés et les images d'eux-mêmes, plus nombreuses chez les jeunes que chez les adultes, se ressemblent d'un mur à l'autre. Beaucoup postent des clichés sur lesquels ils posent seuls, avec leurs amis ou en couple, se mettent en scène dans une attitude corporelle très travaillée. Ils recourent à Photoshop pour améliorer leur image, une pratique héritée des images de stars qu'ils affectionnent. La **normalisation** des postures invalide certains écarts, rapidement réprimés au sein du groupe. Les photos sont souvent accompagnées d'un contenu textuel : les auteurs y expriment leurs humeurs du moment et témoignent de l'affection que les membres du groupe ont les uns pour les autres.

Souvent, les adultes s'interrogent sur l'inflation de **photos** dans les productions adolescentes. La raison en est aussi l'essor technique. Avec l'appareil photo numérique, l'autoportrait est facile, gratuit et encouragé. Il n'y a presque plus de limites matérielles en termes de support d'édition. La photo perd son caractère unique et sacré pour devenir un média de flux.

Le cas du selfie

Pour beaucoup, le selfie représente un véritable phénomène de société. Pour rappel, un selfie, c'est une sorte d'**autoportrait**, pris avec un téléphone portable ou un appareil photo basse définition. Son angle de prise de vue est généralement une plongée à hauteur de bras, le regard fixant l'objectif. L'évolution des techniques,

notamment la mise en place d'un objectif à l'avant du smartphone, et la connectivité ont pleinement aidé à l'essor du phénomène.

Les usagers expriment et entérinent à travers la pratique du selfie des émotions de joie, de colère. Mais aussi, elle illustre les moments partagés avec un groupe pour qui il est important de marquer les moments phares. Pour beaucoup, le selfie est en effet un évènement catalysateur d'une fête. Aujourd'hui, la plupart des usagers des réseaux sociaux numériques se livrent à l'exercice, adolescents en tête.

Pour eux, les selfies sont des éléments de travail sur l'apparence, au même titre que des vêtements qu'ils revêtent devant le miroir, puis auxquels ils renoncent, au gré de séances d'essayage dont les copains ne verront que le résultat. Les selfies font partie des grandes manœuvres du **test identitaire**, plus aisées à mettre en œuvre que le discours textuel. Produire autant d'images d'eux-mêmes, c'est aussi signifier leurs groupes d'appartenance, une culture distincte de celle des adultes.

La pratique est confrontée au paradoxe de la construction de soi : les jeunes doivent apprendre à jongler au quotidien avec l'exposition d'eux-mêmes, éviter de trahir les limites imposées par leurs camarades, tout en se gardant un espace de liberté individuelle. Il faut y être comme les autres, être authentique et accepter la pression du groupe. C'est là le défi auquel les jeunes se confrontent.

Souvent raillés, les selfies marquent pourtant un tournant dans l'appropriation personnelle de l'image de l'individu : longtemps réservé aux grands de ce monde, ou aux évènements importants de la vie, aux mains de professionnels, le portrait photographique s'est **démocratisé** avec l'apparition de l'appareil photo compact. Mais la responsabilité de la prise de vue dépendait toujours d'un tiers, le photographe amateur. Aujourd'hui, avec le selfie, le photographe est en même temps le sujet photographié, à même de choisir et sélectionner la pose et le cadrage qui lui conviennent, sans limitation liée à la pellicule, et sans la nécessité du regard de l'autre. De surcroît, chacun dispose de très larges possibilités de travail graphique sur sa propre image, et de diffusion via les réseaux sociaux.

Pourtant, malgré cette dernière caractéristique, tous les selfies, et de loin, ne sont pas voués à être diffusés.

Comment mettre un peu d'ordre dans l'immense variété des selfies, pour comprendre un peu mieux leurs usages ?

On peut distinguer cinq types de selfies :

1. Les selfies **non destinés à publication, avec l'auteur** de la photo comme sujet central. Ils font plus ou moins office de miroir, les images peuvent être archivées à l'infini, au seul bénéfice de son auteur.
2. Les selfies **non destinés à publication, avec le cadre** de la photo comme sujet principal. Ceux-ci sont destinés à entériner la plupart du temps, au bénéfice de leurs auteurs, les lieux ou situations dans lesquelles ils se sont trouvés.
3. Les selfies **destinés à la publication, avec l'auteur** de la photo comme sujet central. Dans ce cas, pour de nombreux jeunes, les selfies sont des éléments de travail sur l'apparence. Ils font partie des opérations du test identitaire.
4. Les selfies **destinés à la publication, avec le cadre** de la photo comme sujet central. Ce cadre peut-être divers, mais dans tous les cas, le selfie manifeste et communique une attestation de présence (« j'y étais »), ou de proximité sociale (« avec qui je suis ») très hiérarchisante (mes amis disposés autour de moi, ma meilleure amie, la « star de passage », etc.). Dans ce sens, pour de nombreux jeunes à nouveau, le selfie indique un souci de développement et de cohésion

sociale. Il est aussi un excellent vecteur de communication et de marketing. Les hommes politiques, les personnalités en vue, ou le simple quidam n'hésitent pas à y recourir comme moyen efficace de propager leurs idées ou leurs émotions.

5. Enfin, les selfies **parodiques ou les photos de selfies,** dont le principal objectif est d'ironiser dans le premier cas, ou d'authentifier le contexte du selfie dans le second.

Pour aller plus loin

- Martin Corinne, « Dominique Pasquier, Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité », *Questions de communication*, 8, 2005, 516-518. (http://questionsdecommunication.revues.org/5962)
- Boyd Danah, *C'est compliqué : les vies numériques des adolescents*, trad. Hervé Le Crosnier, CF, 2016.
- Lachance Jocelyn, *Photos d'ados. À l'ère du numérique*, Presses de l'Université Laval, 2013.
- Godart Elsa, *Je selfie donc je suis — Les métamorphoses du moi à l'ère du virtuel*, Albin Michel, 2016.
- Naivin Bertrand, *Selfie : Un nouveau regard photographique*, L'Harmattan, 2016.

ACTIVITÉ

Autour du selfie

1. Lisez le texte « Selfies, tous pour moi et moi pour tous », p. 39.
2. Rassemblez une vingtaine de portraits photographiques divers, dont une dizaine de selfies. Demandez aux jeunes, quels sont, d'après eux, les selfies parmi ces portraits.
3. Demandez, dans un second temps, quels sont les critères d'appartenance à cette catégorie particulière du portrait, notamment en termes de codes photographiques. Se rapporter au texte ci-dessus.
4. Partez à la chasse aux selfies, sur le net, et essayez avec eux de déterminer à quel registre ils appartiennent (*voir p. 14*). Quel message veulent-ils transmettre ?
5. Demandez aux élèves de concevoir des selfies, dans leur milieu, délivrant un message à propos de celui-ci. Quels choix ont-ils opéré ?
6. Posez la question suivante pour lancer un débat : Quels sont les selfies qui font le « buzz », c'est-à-dire remportent du succès, et pourquoi ? Avec le groupe, à partir du débat, définissez des genres de selfies et les noter au tableau (anonymes, célèbres, ratés, ridicules, dérangeants, vacances, vie quotidienne, seul, en groupe, etc.) Si vous avez accès à Internet en classe, vous pouvez chercher une illustration dans chaque catégorie.
7. Demandez ce qui contribue à faire du selfie un selfie « réussi ». Par exemple, proposez de rédiger les 10 commandements du bon selfie :
   - pensez aux choses à éviter pour ne pas réaliser un selfie de mauvais goût.
   - indiquez sous forme de conseils les conditions à remplir pour réaliser un bon selfie.

Les réseaux sociaux, lieux d'échanges comme les autres ?

Par bien des aspects, les réseaux sociaux numériques sont analogues aux lieux publics. Ce sont des espaces plus ou moins ouverts, dans lesquelles des relations se nouent et se dénouent selon des règles propres. Sont-ils pour autant des espaces de communication semblables à ceux de la vie courante ?

Les jeunes sont avides de communiquer. Les espaces publics, numériques ou non, jouent pour eux un rôle crucial. Ils leur permettent d'apprendre à mettre en application les codes, règles et lois qui régissent la communication dans la vie physique. On s'y entraîne à manier les niveaux de langage, à se conforter aux prescrits de groupe, à jauger les réactions suscitées chez les interlocuteurs. On y apprend à vivre en société.

Quelques différences

Qu'elles soient numériques ou non, les sphères publiques jouent des rôles assez similaires. Néanmoins, selon Danah Boyd[1] les réseaux sociaux possèdent plusieurs caractéristiques qui les distinguent des lieux de communication présentiels comme une cour de récréation :

→ **La perdurabilité.** Les contenus en ligne ont une durée de vie potentiellement illimitée. C'est un avantage inestimable pour permettre aux usagers de communiquer de manière asynchrone, c'est-à-dire sans présence conjointe et simultanée. Ce que l'on met en ligne sera consultable plus tard. Mais cela signifie aussi que les propos publiés à l'âge de seize ans seront éventuellement accessibles bien des années plus tard, quand le jeune se sera débarrassé de certains aspects constitutifs de son adolescence. La perdurabilité peut amener son lot de malentendus : **asynchrone**, la communication peut porter sur des sujets aux ton et contenus altérés entre le moment de la production du message et sa réception.

Témoignages

Sur Facebook, y'a ma mère et ma grand-mère, ça change totalement la donne parce que je dois vraiment me serrer la vis avec les posts que je balance. Dans le sens où ma grand-mère ne sait pas que je fume, ne sait pas que je sors **idylle**

Sur Face, je mets des choses qui ne me dévoilent pas. **lucius**

Facebook, c'est la Chimène sérieuse qui ne fait pas trop de bêtises, qui pose des photos d'elle pas en train de faire la fête ou de faire des photos bizarres. Alors que sur Snapchat, ce sont des photos que je ne pourrais jamais montrer à mes parents. **chimène**

1. Boyd Danah, "Social Network Sites : Public, Private, or What?", *Knowledge Tree*, 13, May 2007. www.danah.org/papers/KnowledgeTree-French.pdf

→ **L'investigabilité.** Beaucoup d'internautes recourent aux réseaux sociaux, et de manière plus générale, aux moyens technologiques à leur disposition pour s'informer sur le monde, mais aussi pour se renseigner à propos de leurs connaissances ou interlocuteurs. Les utilisateurs de réseaux sociaux sont traçables sur Internet par leurs proches, amis, collègues, parents ou inconnus.

→ **La reproductibilité.** On peut aisément copier-coller les contenus d'un réseau social vers tout autre support. Cette notion est à mettre en lien avec une autre : la **polysémie**. Le changement du contexte de publication peut aussi modifier le sens d'une image ou d'un texte. Une photo de vacances tout à fait anodine peut être interprétée différemment si elle est placée dans un autre cadre que celui de l'album de famille.

→ **Une écoute indiscernable.** Quand on produit un contenu en ligne, on pense communiquer avec certaines personnes choisies. Mais un public potentiel, souvent jugé indésirable, peut y avoir accès. Ces observateurs sont **invisibles et muets**, actant la différence entre public visé et public réel. Trois caractéristiques de perdurabilité, investigabilité et reproductibilité posent ainsi les conditions nécessaires au recrutement de nouveaux observateurs qui n'étaient même pas présents au moment où un contenu a été publié.

Changement d'échelle

À ces caractéristiques principales, on peut associer deux autres :

→ **Un changement d'échelle.** Certains contenus en ligne sont davantage amplifiés que d'autres. Ils le sont plus rapidement, et avec une plus large audience que les contenus de nature banale émis dans un espace physique restreint. Pour autant, la plupart des contenus ne subissent pas ce phénomène d'amplification.

→ **La décontextualisation.** L'espace de communication dans les réseaux sociaux est transféré dans des lieux très divers où une connexion est possible. En ce sens, il existe un brouillage de fait, mécanique, entre espace(s) privé(s) et public(s). La diffusion d'un message et sa réception, potentiellement simultanées, peuvent ainsi se produire dans des circonstances très lointaines les unes des autres. Un jeune faisant la fête et publiant instantanément une vidéo sur son compte Facebook sera jugé différemment par un public regardant en même temps un reportage télévisé sur les excès festifs des adolescents.

Contraints et stimulés par ces éléments, les jeunes doivent trouver leur chemin en comprenant que ces dynamiques-là font partie du processus de communication d'aujourd'hui, bien au-delà des simples potentialités techniques.

Pour aller plus loin

- **Boyd Danah, "Why Youth ❤ Social Network Sites : The Role of Networked Publics in Teenage Social Life", in *Building the Field of Digital Media and Learning : Identity Volume*, ed. D. Buckingham, The John D. and Catherine T. MacArthur Foundation.**
- **Casilli Antonio, « Être présent en ligne : culture et structure des réseaux sociaux d'Internet », *Idées Économiques et Sociales*, 2012, 169 (1), p. 16-29. https://hal-institut-mines-telecom.archives-ouvertes.fr/hal-00734746v2/document**

ACTIVITÉ

Le pour et le contre

Demandez aux jeunes, éventuellement en sous-groupes, de rédiger des exemples concrets d'avantages et d'inconvénients liés aux caractéristiques propres aux réseaux sociaux. Placez-les éventuellement sur une ligne allant de ++ à --

Exemples :

1. La perdurabilité.

++ *Je peux retrouver facilement des archives consignées depuis longtemps dans mon compte Facebook.*
-- *La photo de mes 12 ans, avec ma coiffure ridicule, peut toujours circuler.*

2. L'investigabilité.

++ *Je peux retrouver les traces d'une partie de ma famille qui a émigré depuis longtemps dans un autre pays.*
-- *On peut connaître une de mes interventions dans un forum, rédigée sur le coup de l'émotion.*

3. La reproductibilité.

++ *Je peux facilement télécharger sur mon portable une musique que j'aime.*
-- *Ma photo perso peut circuler facilement.*

4. Une écoute indiscernable.

++ *C'est très chouette de savoir que beaucoup d'inconnus découvriront mes talents de photographe ou de dessinateur.*
-- *C'est pas cool de savoir que des adultes pourraient me voir déconner avec mes amis dans une soirée trash, si j'ai oublié de paramétrer mon compte.*

5. L'amplification.

++ *Je peux très rapidement avertir le plus grand nombre d'une information que je juge importante.*
-- *Une information que je publie peut très vite dépasser le cercle de mes connaissances et se retourner contre moi.*

6. La décontextualisation.

++ *Je peux envoyer de superbes photos de mon lieu de vacances au soleil pour remonter le moral de mes amis sous la pluie.*
-- *Si je publie des photos de mon anniversaire, je risque de provoquer la jalousie de ceux qui s'ennuient chez eux.*

Sur Internet, lancez la recherche « image » d'une personnalité. À partir des résultats obtenus, sélectionnez trois de celles-ci. Demandez aux jeunes de retrouver différents sites où elles ont été publiées. Puis, répondez aux questions suivantes :

- Depuis quand circulent-elles ?
- Le sens qu'on leur donne est-il différent selon les sites ?
- Dans quel lieu ont-elles été prises ?
- Sont-elles susceptibles de faire le buzz ?

Les réseaux numériques sont-ils vraiment sociaux ?

Les réseaux sociaux font évoluer nos relations et ajoutent de nouvelles manières de « faire société ». Mais stimulent-ils la sociabilité ou au contraire contribuent-ils à isoler leurs utilisateurs ?

Contrairement à ce que formulent certains a priori, il n'existe pas une « fausse » sociabilité fondée sur des rapports numériques, et une « vraie », basée sur des rapports physiques. Il y a une sociabilité tout court, qui intègre les deux formes, en les combinant. Cependant, la sociabilité des écrans recourt à des outils qui n'imposent pas la présence physique des internautes, ce qui reconfigure les relations sociales de différentes manières :

1. Chez les jeunes, **l'activité** de réseautage se concentre quand la socialisation est la plus intense, dans le prolongement temporel de l'activité scolaire, et n'empêche pas les sorties entre amis. Le week-end, le nombre de messages diminue. En revanche, le réseautage en fin de semaine diminue le temps passé en société physique.
2. Le **nombre de contacts** avec qui on interagit est généralement restreint. Les utilisateurs se centrent sur leurs cercles proches et, dans cette communauté, plus on se sent reconnu, plus on se sent appartenir à celle-ci.
3. Les usages des réseaux sociaux reflètent les pratiques de leurs membres. Il y a autant d'**usages** que d'usagers. Certains rendent leurs productions abondantes et publiques, d'autres, rares et privées. Certains publient leurs états d'âme personnels, d'autres élaborent de véritables zones d'archivage culturel.
4. Dans les réseaux sociaux, se déploie la **« mise en scène de soi »**. Ce qu'un jeune internaute cherche, c'est la validation par les autres. Comme dans la vie réelle, des inégalités sociales et culturelles subsistent, au bénéfice de ceux qui sont actifs dans la vie physique et numérique.
5. Dans les réseaux sociaux, le « don » de temps et d'énergie est récompensé clairement, immédiatement et proportionnellement à l'investissement fourni dans l'activité de publication grâce aux **commentaires et réactions** des interlocuteurs. C'est moins vrai dans le monde physique, ou la reconnaissance sociale se construit dans la durée, de manière incertaine et non délibérative.
6. Les usagers reproduisent souvent en ligne le même type d'environnement qu'en dehors, ce qui n'est pas propice à la mixité sociale. Cette caractéristique est

toutefois contestée par un certain nombre d'auteurs qui voient dans les réseaux sociaux une ouverture à des **inconnus partageant** des intérêts culturels communs, attitude plus souvent observée chez les adultes que chez les jeunes.

7. La relation numérique, lien entre deux profils d'usagers, peut être unidirectionnelle (on peut être lecteur de publications, sans accepter que son ami ait accès aux siennes), alors que l'amitié physique est réciproque. Cette dernière s'affiche de manière privée. Ici, elle est **publique**. L'amitié physique est en principe sincère, alors que dans les réseaux sociaux, elle est soumise à un canevas très formalisé.

Dans les écoles : prof, mon ami ?

La tentation est grande, pour les adolescents, de demander à entrer dans le « réseau » de leur enseignant, pour des motifs pas forcément désintéressés. Certains enseignants redoutent le dérapage, ou à tout le moins, une rupture du contrat pédagogique. D'autres pensent au contraire utile d'accepter les jeunes, à partir d'un certain âge, mettant en évidence la responsabilisation de ceux-ci. Cette transparence bilatérale permettrait aux enseignants de mieux comprendre, par ailleurs, les intérêts de l'élève.

Toutefois, la promiscuité avec des adolescents sur les réseaux sociaux est soumise à bien des **précautions**. L'adolescence est une période de rejet du monde adulte et de différents modèles d'éducation. C'est un moment qui se vit entre adolescents, en toute indépendance du regard adulte. Et les réseaux sociaux, par l'introduction de ce regard, faussent le jeu.

Les arguments des uns et des autres portent sur la **responsabilité** donnée ou bien aux jeunes, ou bien aux enseignants. À tout le moins, il faut conseiller la constitution de « groupes classes » ou paramétrer très soigneusement ses publications, afin d'éviter ce mélange des genres.

Témoignages

Internet est un formidable moyen de communication, de ce fait, on peut y rencontrer des gens des 4 coins du globe. On discute, on se trouve des points communs, on s'apprécie, on s'attache et puis… ensuite ? **Adil**

Ce… truc ne vaut que par les personnes qui le composent, tout comme une équipe est forcément l'addition et la moyenne des personnes qui la composent, contrairement à des PC bons ou mauvais de manière objective, car purement techniques et inertes, et ce indépendamment des personnes qui les utilisent. **Ptilou**

Comment se faire des nouveaux ami(e)s ? J'ai l'impression quand quelqu'un regarde une personne, il y a directement son nombre de j'aime sur Facebook et que en fonction de cela cette personne pourra parler (ou pas) à l'autre personne (si vous me suivez) **Louise**

Pour aller plus loin

- **Casilli Antonio, « Petites boites » et individualisme en réseau. Les usages socialisants du Web en débat, *Annales des mines, Réalités industrielles*, 4/2010 (novembre 2010), p. 54-59. https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00661450/document**
- **Lethiais Virginie, Roudaut Karine, « Les amitiés virtuelles dans la vie réelle. Profils, motifs et modalités de construction », *Réseaux*, 6/2010 (nº 164), p. 13-49. www.cairn.info/revue-reseaux-2010-6-page-13.htm**

ACTIVITÉ Le cercle de mes relations

Partie 1

Voici une liste de types d'amis potentiels sur Facebook. Demandez aux jeunes de tracer, sur une feuille A3, une suite de quatre cercles concentriques le premier, au centre, comprenant le mot « moi », le deuxième « amis intimes », le troisième « simples amis », le quatrième « amis inconnus » (dans la vie réelle). Demandez ensuite aux jeunes de placer les différentes relations ci-dessous dans les trois cercles extérieurs, en fonction de leur degré d'intimité.

- Les amis avec qui on est dès qu'on le peut, à qui on dit « tout ».
- Les amis proches (avec qui on partage énormément d'activités).
- Les frères et sœurs.
- Les parents.
- Les connaissances de l'école.
- Les personnes avec qui on pratique du sport.
- Les connaissances qu'on a rencontrées en voyage.
- Les connaissances croisées au cours d'une fête.
- Les anciens « amis » d'école…
- Les copines ou copains avec qui on sort.
- Les profs.
- Les amis des parents.
- Les inconnus avec qui on partage des films ou de la musique.
- Les parfaits inconnus.

Dans un second temps, demandez aux jeunes d'estimer le nombre de personnes que chaque catégorie représente, parmi le groupe d'amis Facebook, et d'établir un pourcentage par rapport à l'entièreté de leurs amis.

Dans un troisième temps, demandez aux jeunes de comparer les contenus des cercles et les résultats de ces pourcentages entre eux.

Partie 2

Voici une liste de contenus diffusables sur Facebook. Demandez aux jeunes, individuellement, d'écrire dans les cercles constitués, ce qui leur semble pouvoir intéresser les catégories nommées ci-dessus. Attention, il ne s'agit pas, pour les jeunes, de considérer les contenus diffusables ou appropriés, mais bien, ceux susceptibles d'intéresser leurs publics.

1. Selfie
2. Clip de musique
3. Trailer de film
4. Séquence vidéo amusante
5. Une opinion politique
6. Un paysage de vacances
7. Une photo de soi en vacances
8. Une photo de soi sur la plage
9. Une séance de photo-shooting
10. Une photo de famille
11. Les questions d'examen de l'an passé.
12. Un extrait d'un match de foot.

Remarque On peut ajouter ou retirer certains contenus en fonction du groupe.

Internet change-t-il notre identité ?

Pour beaucoup, l'identité numérique reproduit l'identité civile et sociale d'un individu. Pourtant, les deux ne coïncident pas. Ce que l'on montre de soi sur Internet n'est pas une simple traduction de ce que l'on est dans le monde physique. La vie à travers les écrans constitue un récit, une mise en scène de soi qui a ses spécificités.

Dans le monde physique, chacun déploie différentes manières d'exister et de se définir. Il y a d'abord ce qui rend chaque être unique d'un point de vue factuel, personnel et même légal. Nous nous distinguons de tous les autres individus : nom, sexe, lieu de naissance, empreintes digitales, taille, numéro de carte d'identité, etc. sont intangibles.

Toutefois, cette identité se nourrit des parcours de vie. Elle est multiple et en constante évolution. Selon le sociologue Jean-Paul Kaufmann, définir son identité, c'est mettre en œuvre trois ressources qui s'emboîtent, à la manière des poupées russes :

- La première est **économique** : en consommant telle marque de café, en se rendant dans tel lieu en vacances, en portant tel vêtement, on forge son identité et sa visibilité.
- La seconde est **sociale** : chacun cultive un cercle d'amis ou de connaissances, avec qui il partage des traits individuels communs (sexe, âge, métier, nationalité…). Ce sont les groupes d'appartenance, revendiqués avec plus ou moins d'intensité.
- La troisième est **culturelle** : la langue que l'on parle, le diplôme obtenu, les goûts artistiques, sportifs, le choix d'un réseau social, etc. On opère des choix, et ces choix dépendent fortement du regard des autres.

L'identité dans le monde des écrans

Dans le monde des écrans, l'identité numérique recoupe et complète l'identité physique… et lui ajoute d'autres facettes. Il s'agit d'une identité numérique **« affichée »**. Sur les plateformes numériques, trois lieux de construction identitaire cohabitent :

- une identité **catégorielle**, proche de l'identité physique factuelle, qui correspond aux réponses formelles aux questions formulées par les réseaux sociaux, souvent au moment de l'inscription, et qui dressent un portrait unique et rapide de l'utilisateur ;

- une identité travaillée ou **narrative**, proche de l'identité physique culturelle, où les utilisateurs sont amenés à se mettre en scène de manière informelle, en utilisant leurs ressources propres, au gré de leurs interventions textuelles, la diffusion de musique, films ou photos ;
- une identité **sociale**, comparable à l'identité physique sociale, où les utilisateurs exposent leurs amis ou relations, ayant fait l'objet d'une rencontre physique ou pas. La liste des amis Facebook ou des followers sur Twitter contribuent à caractériser une personne.

Les productions dans ces trois niveaux élaborent une identité numérique dite choisie et affichée, pièce d'un vaste puzzle dont d'autres pièces sont élaborées ailleurs, dans chacune des autres plateformes de réseautage social. Cette identité numérique choisie est confrontée à une identité **héritée** ; celle-ci s'élabore à partir de toutes les autres mentions faites sur le Net à propos d'un individu par les autres internautes, ce que l'on nomme généralement « **l'e-réputation** ». En effet, les pièces de ce puzzle laissent des traces :

- **volontaires** à travers les publications libres et actives (pseudo, avatar, billets, photos, redirections, c.v. en ligne) ;
- **involontaires** à travers ce que le traçage informatique retient de chacun ;
- **héritées**, à travers ce que les autres écrivent à propos de chacun.

L'utilisateur a peu de contrôle sur les traces involontaires et héritées. L'identité numérique est constituée des traces qu'on laisse et qui s'effacent difficilement. Elle évolue dans le temps, comme l'identité du monde physique. Elle dépend des capacités des usagers à la rendre privée ou publique (le fameux « paramétrage ») et du mode de fonctionnement des moteurs de recherche qui mettent constamment à jour les pièces du puzzle numérique.

Les algorithmes

À chaque connexion, les internautes laissent des traces automatiques, comme la géolocalisation ou la date de la dernière activité sur le site. Google a été l'un des tout premiers moteurs de recherche à introduire les **algorithmes**, qui déterminent la manière dont l'internaute reçoit l'information, hiérarchisée en partie selon ses habitudes de navigation. À ce jour, la quasi-totalité des réseaux sociaux numériques utilisent leur propre algorithme. Ainsi, l'algorithme de Facebook a pour but de montrer aux utilisateurs le contenu susceptible de les intéresser en priorité dans leur fil d'actualité. Il détermine la visibilité des publications en hiérarchisant aussi bien les profils que les billets postés, sans parler de la publicité. Ailleurs sur le Net, des cookies dressent des profils en repérant les sites visités et les cartographient à des fins commerciales. D'autres infos sont également répertoriées lorsque l'internaute remplit délibérément des formulaires en ligne. Mais, de manière générale, chaque fois que l'on écrit un commentaire sur un blog ou un forum, qu'on publie un texte, une photo, on fournit des indications à propos de son identité.

L'identité numérique a pris tellement d'importance qu'elle a donné naissance à un **nouveau marché**. Des experts promulguent leurs conseils pour gérer au mieux la visibilité et l'image de leurs clients. L'exposition publique des usagers cristallise le concept de l'extimité, consistant en une pratique volontaire et délibérée de produire et légitimer des données relevant de l'intimité. Dans ce cadre, mieux vaut sans doute s'inscrire sur les sites sociaux et se créer une identité de manière consciente plutôt que de laisser les autres s'en charger.

Témoignages

Et sinon mon avis sur FB ? Boarf, il est ce qu'on en fait, il reflète juste la personnalité de la personne, ses désirs **Chris 95**

Je suis montée dans le train Facebook par effet de mode. Quatre mois après, je réalise que Facebook est surtout la manifestation bien concrète, bien tangible d'une réalité bien moderne : une partie de notre identité, de nos jours, se trouve sur le web. **loulaloophop**

Dans mon lycée, il y a une personne qui a publié des insultes sur une prof, tout le monde a reconnu donc le nom de la prof a était marqué dans les commentaires, le lycée l'a appris et maintenant toutes les personnes qui ont aimé pour « rigoler » sont plutôt ennuyé (je reste polie : p) **Julie TH**

Sur Facebook, c'est juste pour montrer que j'ai beaucoup de potes **HIKAR**

Sur Ask.fm, je ne réponds pas très franchement aux questions. Je les détourne un peu pour que ça soit un peu drôle **RIKK**

Sur Facebook, je me mets plutôt en valeur. Je mets des photos jolies. Des fois des petites retouches, du genre en noir et blanc, des trucs comme ça pour que ça fasse un peu classe. Sur Snapchat, je mets plus des photos avec des grimaces, pour rigoler, voilà... **LOLA**

Pour aller plus loin

- **Georges Fanny, « Représentation de soi et identité numérique. Une approche sémiotique et quantitative de l'emprise culturelle du web 2.0 », *Réseaux*, 2/2009 (nº 154), p. 165-193. www.cairn.info/revue-reseaux-2009-2-page-165.htm**
- **Touzain David, « Intimité 2.0. », 2014, https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00940364/document**

ACTIVITÉS Mes identités numériques

Activité 1

Repérer les différents lieux de construction identitaire (catégorielle, narrative, sociale) dans différents sites de réseautage social (par exemple Facebook et LinkedIn) et les comparer entre eux :

- → Quel genre d'avatar y choisit-on ?
- → Quels sont les premiers éléments identitaires affichés (goûts culturels, parcours professionnel…) ?
- → Quel type de contenu met-on en ligne ?
- → Quels types de relations amicales ou professionnelles sont privilégiées ?
- → Comparez les résultats obtenus avec ce que l'on peut trouver comme informations sur une carte d'identité. Puis, examiner les questions suivantes :
- → Peut-on considérer que nous sommes porteurs d'une seule identité ?
- → Quels sont les éléments sur lesquels nous pouvons améliorer notre « image » publique ?

Activité 2

Proposer aux jeunes de partir à la recherche de ce qu'un réseau social (par exemple Facebook ou Ask) révèle sur eux, sur 12 points :

1. La réputation (ce qu'on dit de moi, à travers les adjectifs utilisés pour me décrire).
2. L'expression (ce que je veux signifier de moi par le texte et l'image).
3. L'audience (qui je connais, et parmi ceux que je connais, qui intervient pour commenter mes productions ?).
4. Mes publications (ce que je partage, de la musique, des films… quels sont ceux que mes amis commentent généralement ?).
5. Mes achats (ce que j'achète).
6. Mes opinions (ce que j'aime).
7. Mes connaissances (ce que je connais).
8. Mes hobbies, mes jeux en ligne (mes passions).
9. Mes coordonnées (comment me joindre).
10. Mon apparence (avatars, photo de couverture, pseudo).
11. Mes activités (scolaires notamment).
12. Moi, en tant que cible publicitaire (les publicités que je reçois).

Quelle image globale de moi fournit mon identité Facebook ?

ACTIVITÉS

Activité 3

Proposer aux jeunes de réaliser un portfolio numérique avec les éléments propres à orienter un profil numérique en vue d'objectifs dans le monde physique : si je poursuis comme objectif de me montrer sportif, altruiste, sérieux, romantique ou travailleur, quels sont les éléments de moi-même que je dois mettre en avant, tout en restant authentique ?

Activité 4

Demander aux jeunes quel type d'avatar ils ont choisi pour illustrer leur profil Facebook :

1. Photo « neutre » (proche de la photo de carte d'identité).
2. Selfie ou photo en action (quel type de pose, avec quel fond).
3. Photo métonymique (un objet, une personne en lien avec le jeune, par exemple un ballon si le jeune est un joueur de football).
4. Photo métaphorique (un objet, une personne qui « représente le jeune », par exemple un oiseau, un chanteur).
5. Le jeune a-t-il choisi une « photo de couverture ». Quel élément supplémentaire apporte-t-elle ?

Demander aux jeunes d'imaginer, ou de produire les avatars qu'ils n'avaient pas initialement choisis (neutre, en action, métonymique, métaphorique).

Mélanger les productions des jeunes et demandez-leur quel avatar se rapporte à qui, en leur demandant de justifier leur réponse.
Que dit l'avatar de moi et des autres ?

Quelles sont les caractéristiques des productions de contenus numériques ?

Les réseaux sociaux numériques sont des lieux de relations et d'échanges qui ont leurs dynamiques propres. L'observation des modalités de production des contenus permet de relever un certain nombre de constantes.

La façon dont les utilisateurs des réseaux sociaux interagissent peut être décrite ainsi :

1. Les échanges sont régis par la culture du **don/contre-don**. Lorsqu'un membre dépose du contenu dans un réseau social, il s'attend à un effort en retour d'un ou plusieurs membres, sous la forme d'une publication complémentaire, ou d'un commentaire. Entre don et contre-don, une sorte de réciprocité s'instaure, qui garantit la paix sociale, prévient ou dissipe les conflits, mais peut conduire à une certaine forme d'**endogamie**, par répétition de propos ou contenus semblables à ceux ayant fait l'objet de la publication initiale. Originellement, cette culture du « potlatch » était pratiquée autant dans les tribus du monde amérindien que dans de nombreuses ethnies du Pacifique. Dans le monde physique, nous la mettons en œuvre quand, par exemple, nous contribuons au succès d'un repas entre amis en offrant des fleurs à la maîtresse de maison qui nous fait profiter de sa bienveillante hospitalité. Cet échange peut aussi permettre d'acquérir légitimité et valorisation de soi, d'obtenir une position hiérarchique plus importante, en fonction de la qualité et de la quantité des contributions mutualisées.
2. Cet échange se produit sur un mode **symétrique**, en quantité et en qualité. On ne répond pas à une production par dix autres, et le contenu ajouté complète et enrichit la publication initiale. Le producteur d'un contenu n'est généralement pas bridé dans son travail car entre en jeu ici le lien avec la personne. Dans la vie physique, nous ne nous y prenons pas autrement : si nous savons à l'avance que notre hôte nous prépare un plantureux repas, la symétrie de l'échange nous impose de soigner davantage le don que nous lui ferons en franchissant le pas de la porte. Dans la vie en ligne, les « likes » peuvent être lus comme des accusés de réception.
3. Un maintien permanent du **contact**. Les réseaux sociaux multiplient les lieux ou onglets permettant la prise ou le maintien du contact entre les membres, anciens ou nouveaux, indépendamment de la profondeur ou de la qualité de celui-ci. Cette activité débouche sur un contenu communicationnel souvent

présenté comme « **atone** », où le contact compte plus ou autant que l'information échangée. Il s'en développe une sociabilité forte, active, permettant l'entraide collective (jusqu'à la levée de fonds), pourtant fondée sur des liens faibles. Ces liens côtoient aussi des liens forts, ceux des gens dont nous sommes proches par la parenté, l'appartenance communautaire ou géographique... Loin de réduire notre sociabilité, les réseaux numériques font naître de nouveaux liens, permettent de trouver la distance optimale avec les personnes qui peuplent notre vie, indépendamment des contraintes physiques extérieures.

4. Un **positivisme** généralisé. Les contenus produits sont généralement flatteurs pour leur auteur. On lui répond de manière semblable, donnant à l'observateur extérieur l'impression d'une vie écranique heureuse entre amis déconnectés de la réalité. Il faut être « cool », cultiver la culture du LOL et de la dérision. Lors du black-out ayant suivi les attentats de Bruxelles, les internautes belges ont répondu à une interdiction de communication sur les réseaux sociaux, par un clin d'œil à la culture LOL : ils ont détourné un symbole de l'insignifiance du Net en multipliant les publications d'images de chats.

5. Une tension entre **différenciation et intégration**. Les communautés en ligne tendent à intégrer des systèmes de jugement, de langage, de goûts progressivement communs à leurs membres. Des écarts trop forts par rapport aux normes conduiraient à l'isolement social des « marginaux ». Néanmoins, à l'intérieur du système de conformité sociale, chacun doit apporter sa différence.

6. Une forte pratique de la **reproduction**. Les réseaux sociaux incitent au transfert et à la reproduction des informations. En modifiant les rapports entre producteurs et consommateurs de contenus, les ressources techniques d'Internet et des ordinateurs ont mis fin à l'intangibilité des publications, ont ouvert des brèches dans la frontière entre l'amateur et le professionnel. La culture du partage bouleverse les liens entre propriété privée et domaine public. Tout un chacun est appelé à jouer un rôle neuf, entre auteur (de contenus propres) et informateur-diffuseur de ceux-ci, ce qui participe de la générosité de l'esprit collaboratif.

Témoignages

je suis inscrit sur Facebook et je trouve le concept super, surtout le celui de « groupe » qui permet de rencontrer des personnes ayant les mêmes gouts musicaux, cinématographiques... **Roro 95400**

C'est à double-tranchant : on peut d'un côté diversifier son réseau amical tout en partageant ses goûts musicaux et autres, mais l'inconvénient majeur est le statut public que prennent nos informations dès l'inscription. **Swarm**

Il m'arrive bien souvent de passer du temps sur mon fil d'actualité en me disant « waouh, quelle chance » en lisant ce que mes amis ont fait aujourd'hui. Tout ce qu'ils font, bien que banal, peut se transformer en évènement quasi historique **Twerk.**

7 Une culture du **détournement**. Les productions n'ont pas d'intérêt si elles ne sont pas commentées, reproduites voire transformées par leurs consommateurs. À cet égard, l'indice d'un intérêt pour une œuvre ne se manifestepas d'abord par son appréciation sur des critères esthétiques mais plutôt par le nombre de détournements qui en sont faits. Cette culture du détournement a généré la production de « mèmes ». Le mème est une idée, un contenu, un hyperlien, une photo, un personnage, intensément reproduits et partagés sur Internet. Un mème peut évoluer avec le temps, du fait d'ajouts, de commentaires, pastiches ou parodies. Ils sont répandus par les internautes, généralement dans les réseaux sociaux. les lolcats relèvent de cette catégorie. L'image de l'adolescent canadien imitant une scène de Star Wars est un mème désormais célèbre.

8. La valeur d'une publication, d'une œuvre produite se juge par sa **popularité**, mesurée par le nombre de vues ou de commentaires.

Pour aller plus loin

- Casilli Antonio, *Les Liaisons numériques : vers une nouvelle sociabilité ?*, Éditions du Seuil, 2010.
- Dagnaud Monique, « Génération Y », *Nouveaux Débats*, Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.), 2011.

ACTIVITÉ

Les habits numériques

1. Lire en page 50 l'article qui traite des défis en ligne. Variante : récoltez une série de mises en images de défi sur Youtube, à partir de mots-clés comme neknomination, Ice bucket challenge, À l'eau ou ou restau, Duck tape challenge, Mannequin challenge…

   Demandez aux jeunes, après lecture de l'article, quels sont les points définis en page précédente correspondant à la pratique de la neknomination ou tout autre défi du même genre. Pour rappel :
   - Don contre-don
   - Symétrie
   - Maintien de contact
   - Positivisme
   - Différenciation-intégration
   - Reproduction
   - Détournement
   - Popularité
2. Faites des captures d'écran d'un journal Facebook. Demandez aux jeunes d'appliquer la grille des huit points pour commenter ce qu'ils voient.
3. Fournissez aux jeunes un article de presse traitant d'une actualité. Demandez-leur de concevoir comment cet article pourrait être traité et modifié en billet, et les apports que celui-ci entraînerait, à la lumière des huit points.

Éduquer aux réseaux sociaux à l'école ?

L'école se trouve au centre de bien des enjeux éducatifs liés de près ou de loin aux réseaux sociaux numériques. Ces enjeux nécessitent que l'on s'y intéresse de près, en n'occultant pas les éléments de contexte familial qui peuvent interagir avec l'école.

Les éducateurs en général et les enseignants en particulier peuvent avoir à faire face à différents freins pour mener une éducation aux réseaux sociaux. On peut en dénombrer six principaux :

- Une focalisation souvent excessive sur les **enjeux problématiques** des réseaux sociaux numériques, davantage que sur les **opportunités** que ceux-ci peuvent offrir. Un certain nombre de discours sécuritaires mettent l'accent sur le contrôle, la mise en garde, la protection, plutôt que sur le décodage actif, par les jeunes, des réseaux.
- Le transfert de certaines **responsabilités éducatives** de la famille vers les enseignants, qui peuvent avoir l'impression de sortir de leur rôle.
- Certaines disparités dans la **formation** des enseignants, en matière d'éducation aux médias en général, voire en matière d'usage des technologies. On peut y ajouter l'impression d'une coupure générationnelle entre certains adultes et les adolescents « nés avec une souris en main ». Mal connu, non maîtrisé, l'univers numérique génère un certain nombre de peurs que le grand public attribue à l'objet, plutôt qu'à ses propres incompétences. Les craintes liées à l'usage d'internet servent à masquer les incompétences informatiques, sont intégrées par ceux qui les propagent, ce qui peut se résumer par une formule lapidaire : « *De toute façon, je ne veux pas apprendre les réseaux sociaux, car comme vous le savez, c'est bien trop dangereux* ».
- Une variabilité des **accès** aux outils informatiques et aux sites internet, selon les établissements. Pour certains enseignants, la « salle informatique » reste à la périphérie géographique ou symbolique des lieux de formation habituels. Alors que l'évolution des usages, notamment mobiles, d'Internet, et le type d'apprentissage qu'ils suscitent, rendent utile la souplesse d'accès aux contenus informatiques. On peut y ajouter la méfiance face aux outils de portabilité numérique.
- Une confusion régulière entre « éducation **par** les médias », au service de savoirs ou de compétences disciplinaires, et « éducation **aux** médias » ayant l'observation et l'analyse du média comme finalités.

- L'absence de **culture numérique** dans le système éducatif en général. L'intellligence collective, l'accent à mettre sur la recherche de solutions plutôt que sur la connaissance individuelle pure sont parfois peu soutenues par l'école.

Éduquer, mais comment ?

La Commission européenne définit ainsi l'éducation aux médias : il s'agit de développer une « capacité à accéder aux médias, à comprendre et apprécier, avec un sens critique, les différents aspects des médias et de leur contenu et à communiquer dans divers contextes ».

L'enjeu pour l'école est d'éduquer aux réseaux sociaux numériques, d'apprendre à utiliser ceux-ci comme supports technologiques d'apprentissage tenant compte de leurs spécificités, et d'orienter les jeunes à les utiliser comme source de développement personnel ou de groupe, à des fins de communication, à l'école, mais aussi plus tard, en situation professionnelle. En effet, pour le futur adulte, il est important d'apprendre à développer, ce que Pierre Bourdieu appelle « un capital social » à des fins d'intégration et de **citoyenneté** responsable.

L'éducation aux réseaux sociaux vise à développer quatre appropriations :

- **Technologique et culturelle** : faire en sorte que le jeune assimile les processus technologiques et culturels des réseaux sociaux et leur impact dans la communication en lien avec la vie réelle.
- **Cognitive** : développer la compétence de validation des contenus échangés.
- **Sociale** : développer une manière de se positionner par rapport et à l'intérieur d'un groupe.
- **Éthique** : développer un questionnement en matière d'intimité, de vie privée, pour soi et pour les autres.

Analyser les réseaux sociaux

L'éducation aux médias telle qu'elle a été définie en Communauté française en 1995 repose sur six dimensions, autant de questions permettant d'observer ou analyser un site de réseautage social :

- Les **langages** : que peut-on observer, sur le plan des photos, du texte, des vidéos et du son utilisés ? De l'interactivité mise en place ?
- La **technologie** : quel support informatique est-il utilisé, avec quel paramétrage ?
- Les **représentations** : quelle image donne-t-on des contenus produits et échangés ?
- La catégorie (ou **typologie**) : devant quel type de plateforme sociale se trouve-t-on ? S'agit-il d'un blog, d'un réseau social, d'un jeu multi-joueurs, d'un site de rencontres… et que peut-on en attendre ?
- Le **producteur** : qui est l'auteur ? Quel support utilise-t-il, quand et où, quels sont les règles et les lois qui organisent son activité ?
- Le **public** : quelle est l'audience de la plateforme ? Comment peut-on la décrire ?

De manière simple, le recul critique attendu chez le jeune consiste en sa capacité à établir des liens pertinents entre ces six dimensions.

Apprendre à communiquer

La capacité à communiquer dans divers contextes nécessite que la compétence critique se transforme en une compétence de discernement pratique dès lors que le jeune utilise les réseaux sociaux de manière stratégique. Il se posera les mêmes questions, en y établissant les mêmes liens entre elles :

- Les **langages** : comment vais-je formuler mon contenu, avec quels éléments de langage ?
- La **technologie** : quel support informatique vais-je utiliser, avec quel paramétrage ?
- Les **représentations** : quelle image souhaite-je donner des choses et des gens dont je parle ?
- La catégorie (ou **typologie**) : quel type de plateforme sociale vais-je utiliser, que puis-je en attendre, que va-t-on m'inviter à y faire ?
- Le **producteur** : qui suis-je ? Comment est-ce que je souhaite apparaître aux yeux des autres ? Quel support vais-je utiliser, quand et où, quelles sont les règles et les lois qui organisent mon activité ?

→ Le **public** : quelle est l'audience de ma plateforme ? À qui vais-je m'adresser, collectivement, et individuellement ?

Arrivé à ce degré de recul et de discernement dans l'usage, le jeune est mieux armé pour affronter les risques et surtout, saisir les opportunités liées à l'usage des réseaux sociaux numériques.

Enjeux problématiques

Les discours les plus répandus sur les usages problématiques des réseaux sociaux reposent sur un certain nombre d'attitudes. La diabolisation de la technologie, la nostalgie, la panique morale, voire la disqualification des usages juvéniles circulent parmi le grand public et sont à la base d'un discours anxiogène qui sature l'espace de réflexion et d'éducation. Ce dernier trouve écho dans les programmes de prévention des risques numériques, et se place dans un cadre plus général de méfiance, voir de défiance, envers les médias. Ce fut le cas, historiquement, à propos de tous les médias (presse, cinéma, jeux vidéo, télévision, internet), et de tout contenu médiatique neuf (MSN, blogs, et aujourd'hui les réseaux sociaux). Jamais un média n'a été supprimé pour cause de dangerosité, et chaque fois aussi, quand ce média devint mieux connu, ou rendu légitime, la société l'a intégré dans ses pratiques. La double particularité de ces réseaux, c'est qu'ils ont été amenés dans la famille par les adolescents, d'abord maitrisés par eux, et qu'ensuite, ils sont de puissants outils de production de soi, à l'inverse des mass-médias classiques.

Tenir compte de ces enjeux problématiques nécessite d'y réfléchir sur quatre points, dans une articulation sur laquelle on fait souvent l'impasse :

→ Le **danger**, qui se mesure en intensité, en gravité.

→ Ce danger est à pondérer par un facteur de **risque**, qui se mesure en fréquence, en probabilité que le danger survienne. À titre d'exemple, le danger de mauvaise rencontre, grave, est très peu fréquent.

→ L'intensité du danger et la fréquence du risque dépendent de la **vulnérabilité** de qui s'y expose.

→ L'intensité, la fréquence, la vulnérabilité sont à penser en fonction du **contexte** dans lequel le problème se pose. Par exemple, la consultation de sites pornographiques se pose très différemment en chambre ou à l'école.

Ces enjeux problématiques, s'ils ne doivent pas occulter les bénéfices liés à l'usage conscient des réseaux sociaux, sont pour la plupart préexistants à Internet. Internet reproduit les bonheurs et difficultés de la vie. Il est important dès lors de comprendre, dans une perspective éducative, si un problème survient de manière volontaire ou suite à une mauvaise maîtrise de l'outil.

Les problèmes qu'on cite souvent sont de plusieurs types :

Témoignages

J'ai eu une relation avec une fille qui s'est finie d'ailleurs à cause de Ask. Voilà. Elle a appris par Ask tout simplement que je l'avais trompée. **Gred**

Facebook, si on parle de notre vie, on va nous dire : Tais-toi ! On s'en fiche ! **Gala**

Les parents, Facebook, ils n'y comprennent rien. ils restent à regarder les pauvres statuts qu'on met. Ils ne savent pas un centième de ce qu'on fait vraiment et de ce qu'on poste… **Tetsu**

Ça faisait un moment que je parlais à l'ami d'un pote sur Facebook. On s'est violemment disputés et j'aimerais le bloquer. Il est capable de tout comme de screen nos conversations **Awesome**

J'ai pas le droit d'avoir Facebook parait t il que c'est trop dangereux et risqué. Je comprends que mon père soit protecteur mais lui même à Facebook et il accepte toutes les invitations même les gens qu'il ne connaît pas. Est-ce que c'est risqué si je me fais un compte sans lui dire ??? **Sissy**

J'ai Facebook depuis quelques heures seulement, et c'est ma cousine qui m'a pas mal aidé à créer mon compte. Sauf que je crois qu'elle a régler ma situation amoureuse (donc en couple) sur « moi uniquement » **Hanna**

- Atteinte à la **vie privée**. La question est ici clairement celle de la gestion de l'identité. Font partie de ces atteintes, les questions liées au sexting, à l'usurpation d'identité.
- La consultation de sites **indésirables ou indésirés**, pornographiques, xénophobes, gores, entre autres.
- les différentes **arnaques** financières ou informatiques.
- Les taquineries, insultes, ou le **cyber harcèlement**.
- Les atteintes au **droit d'auteur ou d'image**.
- Les usages **chronophages** ou excessifs.
- La **désinformation**, le prosélytisme.
- Les supposés effets sociaux, **pathologiques**, cognitifs.

Pour **anticiper** ces problèmes, il est important de mettre cette problématique en question bien avant leur apparition, dans un cadre éducatif cohérent : éduquer aux usages autonomes et responsables des réseaux sociaux ne peut s'envisager que dans le contexte d'une éducation globale aux manières de vivre ensemble, en concertation avec les familles.

Une régulation à plusieurs niveaux

L'indispensable régulation des pratiques, devant amener l'enfant et l'adolescent à accepter de prendre petit à petit la mesure de son rôle d'adulte se fait à différents niveaux, imbriqués les uns dans les autres :

- **L'auto et hétéro-régulation** : la plupart des jeunes sont capables, parfois par essai-erreur, de prendre eux-mêmes la mesure des risques et des dangers. Plus ils grandissent, plus ils s'exposent à ces dangers, plus ils sont capables de les anticiper. De plus, les réseaux sociaux ne sont pas, pour les jeunes, un lieu sans foi ni loi : leurs pairs déterminent souvent et de manière catégorique les lignes à ne pas franchir.
- La régulation par les **sites** : même si elle peut apparaître légère, la régulation par les sites existe, dans les chartes d'utilisation, auxquelles on porte souvent trop peu d'intérêt.
- La régulation par le **contexte** : les chartes scolaires portant sur le bon usage d'internet en classe, ou le système éducatif familial.
- La régulation par les **lois**, à envisager dans un usage éducatif (l'existence de repères, y compris en matière de liberté d'expression) davantage que dans son aspect répressif.

Enfin, cette question des enjeux problématiques est envisagée très différemment selon les milieux fréquentés. De nombreux enseignants pointent la désinformation comme risque potentiel, les éducateurs, en général, les questions liées au cyber-harcèlement, les parents redoutent davantage l'effet de la pornographie et de la consommation excessive. Quant aux jeunes, certaines études montrent qu'outre le temps passé devant les jeux vidéo, qu'ils voient eux-mêmes comme un danger potentiel, c'est le prosélytisme qu'ils redoutent. L'appareil éducatif à mettre en place repose bien sur le dialogue et la compréhension mutuelle.

Pour aller plus loin

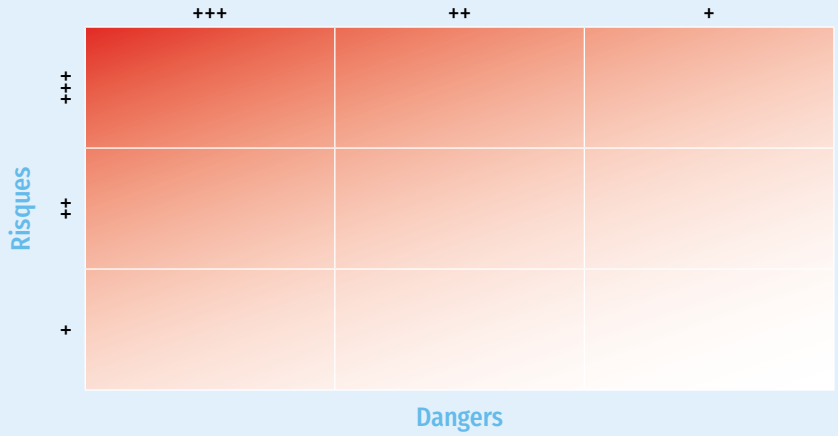
– ***Internet à la maison en 10 questions***, **Ufapec-Média Animation, www.internetalamaison.be**

ACTIVITÉ

Risque ou danger ?

Cette activité se fonde sur les représentations de chacun, à propos des risques et dangers d'internet.

Dessinez au tableau un graphe de neuf cases :



Par groupe de deux, demandez aux jeunes de classer dans les cases les enjeux problématiques du Net en fonction de leur dangerosité (grave : on peut mourir ou être exclu de l'école, important : on peut être blessé physiquement ou moralement, faible : c'est gênant) et de leur fréquence (ça m'est arrivé, ou a quelqu'un de proche, c'est arrivé à quelqu'un de l'école ou du village, je l'ai lu dans le journal).

Dès qu'un duo de jeunes a placé une paire risque-danger, on ne la change plus de case, même si les autres jeunes ne sont pas d'accord. L'adulte peut éventuellement compléter l'expression des jeunes s'il l'estime utile.

Idéalement, cette activité doit être accompagnée d'un autre tableau, mettant en évidence les bénéfices d'Internet, et leur fréquence.

ACTIVITÉ

Construire une charte d'usage

Par groupe de quatre, les jeunes doivent élaborer une charte d'usage d'Internet. Ils doivent concevoir les règles à mettre en place pour un réseau social interne à la classe, en trois règles d'or (celles qu'on doit respecter, sous peine d'exclusion du réseau), trois règles d'argent (à respecter sous peine de sanction) et trois règles de diamant (celles qui, si elles sont respectées, font l'objet d'une récompense). Voici un corrigé de l'exercice, tel qu'il a été proposé par un groupe d'élèves du secondaire :

Les règles d'or de l'usage des réseaux sociaux

1. *Aucune atteinte à vie privée.*
2. *Ne pas publier une info personnelle sans accord de l'intéressé, ne pas respecter la confidentialité des informations (hors du groupe).*
3. *Ne pas nuire à un membre du groupe : ne pas manquer de respect à un membre du groupe ; ne pas respecter l'intégrité morale d'un membre.*
4. *Ne pas participer.*
5. *Injurier.*

Les règles d'argent de l'usage des réseaux sociaux

1. *Ne pas utiliser son véritable nom.*
2. *Nuire à quiconque hors groupe.*
3. *Ne pas rester dans l'objet du groupe.*
4. *Diffuser volontairement des infos erronées.*
5. *Diffuser une pub commerciale.*
6. *Énoncer un contenu choquant pour le groupe.*
7. *Produire un contenu illégal.*

Les règles de diamant de l'usage des réseaux sociaux

1. *Amener un élément pertinent à l'objet du groupe.*
2. *Veiller à la réputation.*
3. *Joindre un membre de qualité pour améliorer le groupe.*
4. *Faire preuve d'humour.*
5. *Tolérance et bienveillance.*
6. *Qualité esthétique et professionnelle des contenus.*
7. *Partage d'idées.*
8. *Accepter de retirer une publication qui dérange un membre.*
9. *Accord unanime pour accepter un ami.*

Selfies, tous pour moi et moi pour tous

La mode des selfies peut être déclinée en trois points : son développement historique, son esthétique particulière, un hypothétique réquisitoire à charge du « narcissisme contemporain ». Trois éléments qui tendent à montrer que le selfie représente davantage qu'un simple phénomène de mode.

Ils sont, partout, les selfies. Au point même que, régulièrement, sont publiés des classements des villes[1] ou des monuments célèbres[2] où ces autoportraits en situation sont pris, avant d'être éventuellement diffusés dans les Réseaux Sociaux Numériques. Sur Instagram, ce sont même plus de 60 millions des portraits particuliers qui ont été partagés en 2013. Et aujourd'hui, on estime qu'un millon de selfies sont diffusés chaque jour sur les réseaux sociaux, contre le tiers de clichés classiques[3].

Phénomène de grande ampleur, mais tout récent, aussi.

Ainsi, ce n'est que depuis décembre 2012 que les recherches associées au mot « selfie » dans les actualités ont vraiment débuté. Une requête fréquemment associée au mot « prendre », ce qui peut indiquer que de très nombreux internautes s'interrogent encore sur la nature même du geste, pas encore totalement figé dans les pratiques.

Phénomène récent ?

Voilà une dizaine d'années que cette curieuse pratique préexiste, boostée par la nécessité de confier son avatar aux réseaux sociaux, ce qui encourage la conception d'une image de soi choisie. Dix ans déjà ? Les médias relatent en effet, sans trop de sérieux, que le premier selfie apparaît sur un site de tchat australien, un peu par hasard. Il s'agirait d'un internaute qui aurait posté une photo de lui-même après une soirée arrosée, avec le commentaire suivant : « *Hum… ivre à la fête des 21 ans d'un copain, j'ai perdu pied et atterris la lèvre la première sur des marches d'escalier*

1. Wilson Chris, "The Selfiest Cities in the World : TIME's Definitive Ranking", *Time*, 10 mars 2014, http://time.com/selfies-cities-worl..., consulté le 1er juillet 2104.
2. Travelmailwriter, "London is crowned the selfie capital of the world", *Daily Mail*, 10 juin 2014, www.dailymail.co.uk/travel/a..., consulté le 8 juillet 2014.
3. Guet-Brohan Alice. « Le selfie, déconstruction et resignification d'un phénomène complexe », *Art and art history*, https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01107750/document

(avec les dents de devant qui ont suivi juste après). J'avais un trou d'environ 1 cm de long sur ma lèvre du dessous. Et pardon pour la mise au point focale, c'était un selfie[1]. »

Pour rappel (car le « selfie » a tout de même été élu mot de l'année 2013 par l'Oxford Dictionnary), un selfie, c'est une sorte d'autoportrait, « *pris par l'intéressé avec un téléphone portable ou un appareil photo basse définition. Son angle de prise de vue est généralement une plongée à hauteur de bras, le regard fixant l'objectif* », précise Titiou Lecocq dans une « Encyclopédie de la webculture[2] ». L'évolution des techniques, notamment la mise en place d'un objectif à l'avant de l'iPhone 4 ou encore, l'apparition des seflie-sticks, et celle de la connectivité, avec des réseaux sociaux comme Facebook, Twitter ou encore Instagram, ont pleinement aidé à l'essor du phénomène.

Cependant, les selfies ne sont pas tous mis en ligne. Restreints à un cadre d'usage privé, Ils expriment et entérinent alors des émotions de joie, de colère, le selfie devenant un support d'expression confidentielle. Mais aussi, il illustre les moments partagés avec un groupe pour qui il est important de marquer les moments phares d'une sociabilité spontanée. Pour beaucoup d'adolescents, le selfie est en effet l'évènement culminant d'une fête, dont il est un ingrédient théâtralisé.

Ego-portrait

Phénomène nouveau, l'autoportrait numérique s'inscrit pourtant dans le développement historique de la prise de vue photographique. Au fond, les premiers ancêtres des selfies, alors fixés par les appareils de captation classiques, ont été pris au XIX^e^ siècle lorsque leurs auteurs utilisaient des miroirs ou un minuteur pour se photographier. Ainsi, c'est en 1839 que l'américain Robert Cornelius, un chimiste passionné par l'image, a capté sa propre image avec un daguerréotype, ce cliché étant aussi la première photo immortalisant un être humain. Le premier portrait photo de l'histoire fut donc un selfie, si l'on veut bien considérer que le photographe lui-même était le sujet de la photo et que le daguerréotype était la technologie d'alors.

Aujourd'hui, la plupart des usagers des réseaux sociaux numériques se livrent à l'exercice, adolescents en tête. Sur un plan social, la pratique n'est pas anodine. Elle marque sans doute un tournant majeur dans le processus de popularisation et de généralisation de la représentation de soi.

En effet, à ses débuts, le portrait photographique était réservé aux grands de ce monde. Bien que la photo se démocratisa par la suite, elle fut longtemps laissée aux mains des professionnels de la photographie, puis des amateurs occasionnels, ce qui obligeait le sujet à requérir l'intermédiation d'un autre, déterminant ou influant la vision de soi, exigeant de manière arbitraire un sourire, une pose particulière, une manière conventionnelle de se présenter « avec naturel ». Dans une courte étape intermédiaire, on vit ensuite le polaroïd prendre son essor. Enfin, avec le selfie et les réseaux sociaux numériques, l'accès à l'exposition sociale médiatique, jusque-là refusée aux plus larges couches de la société, est désormais permise sans limite pécunière, technique ou presque, dans un processus à la fois de généralisation, de multiplication et d'individualisation du portrait.

1. Brumfield Ben, "Selfie named word of the year for 2013", *CNN*, 20 novembre 2013, http://edition.cnn.com/2013/11/19/l..., consulté le 8 juillet 2014.
2. Lecoq Titiou, Lisarelli Diane, *Encyclopédie de la webculture*, Laffont, 2011.

Les anonymes sont désormais à la fois auteurs et sujets de leurs œuvres, mais pas seulement eux. Car les célébrités contribuent au développement de la pratique, lui conférant légitimité et lettres de noblesse. Parmi les plus connus, Justin Bieber, Kim Kardashian, Rihanna et Miley Cyrus. On se souvient, côté belge, des selfies des Diables Rouges captés dans l'avion en partance pour le Brésil en juin 2014, ou en France, des « Coqs » dans le bus, montrant par l'image à leurs supporters que tout va bien dans l'équipe (la France garde un souvenir funeste des photos collectives de ses joueurs en grève sortant d'un bus, lors de la Coupe du Monde 2010 en Afrique du Sud). Par l'illustration, les sportifs affirment qu'ils tiennent à garder le contrôle de leur propre image, tout en damant le pion aux paparazzis. Un nouvel outil de « personal branding » en somme. La politique s'en est également mêlée, avec les selfies d'Obama, du prince William et même du pape, « selfisé » avec une bande d'adolescents. Le selfie est devenu un outil de communication, et à travers lui, les VIP peuvent signifier qu'au fond, ils sont des gens comme tout le monde.

Des codes esthétiques spécifiques

Les auteurs de selfies ne sont pas simplement des sujets photographiés, ils partagent une construction artistique d'eux-mêmes, tout en livrant un message sur leur condition. Et parce que c'est le cas, les selfies divergent d'un portrait classique, qui se veut généralement hors circonstances de captation, à la manière d'une photo de carte d'identité qui a pour fonction de représenter l'individu et l'individu seul, de manière simili-objective.

Le selfie partage avec l'instantané l'esthétique du moment donné. Mais à la différence de celui-ci, le selfie ne dissimule pas les codes qui le définissent, créant une sorte de sub-culture photographique. Alors que le portrait photo « historique » cherchait à idéaliser le sujet, requérant une préparation parfois minutieuse et souvent des compétences professionnelles, la photo « de famille » préférait le naturel et le « pris sur le vif ». Avec le selfie, Il s'agit, comme le dit André Gunthert, de transposer sur le terrain de l'autoreprésentation le désir d'authenticité du « pris

sur le vif ». Le selfie résout l'écart qui opposait image de soi et instant accidentel ; il accomplit la construction paradoxale du portrait d'occasion.

En effet, pour Gunthert [1], le selfie est un portrait qui se veut proche d'une représentation-buste très classique, mais à la différence de celle-ci, il contient un haut degré de subjectivité assumée. « *Le selfie comporte toujours la manifestation de la présence de l'auteur de l'image. Il peut servir d'avatar, mais il est globalement peu utilisé comme support identitaire. Il faut dire qu'il produit souvent une présentation de soi peu flatteuse. Lorsqu'il est réalisé dans les règles, smartphone tenu à bout de bras, le grand angle déforme le visage. À défaut d'un contrôle efficace du cadrage, la composition comporte le plus souvent une dimension aléatoire. En situation, cette figuration peut avoir un effet comique qui donne de l'intérêt à l'image, mais qui ne peut pas forcément être partagée avec le plus grand nombre ni assumée comme représentation publique.* » Pour Gunthert, le selfie est donc lié à une occasion spécifique dans laquelle son auteur veut s'inscrire : « *Ce qui caractérise le selfie, c'est l'inscription dans un contexte ou une situation, ainsi que la relative impréparation, manifestée par les défauts formels, cadrage incertain ou déformation des perspectives. La tradition à laquelle il se rattache le plus directement est celle de l'autophotographie touristique, où il s'agit d'inclure la présence des acteurs du voyage dans le contexte d'un site connu.* »

Selfie, photo ratée ?

À genre spécifique, codes esthétiques particuliers. Le selfie est donc d'abord signifié par son cadrage : la photo prise à la main met visuellement en évidence une même personne qui joue deux rôles : le photographe et le photographié, un double rôle indiqué par la visibilité du bras qui tient l'appareil. Cette dualité génère une distance convenue entre caméra et visage ; un objectif déforme plus ou moins les

1. GUNTHERT André, « Viralité du selfie, déplacements du portrait », dans *L'Atelier des icônes*, http://culturevisuelle.org/icones/?..., 31 décembre 2013, consulté le 8 juillet 2014.

faces, celles-ci étant même parfois coupées ; le cadrage est rarement parfaitement horizontal ; la mise au point est automatique. Plus le cadrage est décalé, plus il déforme, plus il montre le côté « bricolage assumé » de la prise de vue. L'image ne vise pas la ressemblance, c'est le hors-champs qui compte, liant le photographié au contexte de prise de vue. Tous ces éléments concourent à générer un puissant effet de réel. Le selfie typique requiert donc trois éléments : la présence signifiée et partielle de l'auteur, une situation identifiable pour le(s) destinataire(s), et la manifestation du caractère autoproduit de l'image, par le biais de « défauts » devenus traits stylistiques majeurs.

À partir du moment où ce genre est défini, on observe toutes sortes de jeux et parodies autour du selfie. Des prises de vues peu académiques, des compétitions de postures originales, des décors surprenants. Les contextes d'usage du selfie sont de plus en plus inattendus.

Le vrai sujet du selfie n'est donc pas le visage pourtant figurant au premier plan. Le plus important se trouve souvent à l'arrière-plan. Dans ce sens, le selfie est un autoportrait de soi en interaction avec le monde. Et l'on mesure la nouvelle signification sociale (entre soi et le monde) de l'autoportrait à l'aune des différents scandales ou interrogations morales qu'ils génèrent : selfie avec un suicide à l'arrière-plan[1], selfie au milieu d'animaux morts, selfies en hôpital au milieu des malades, selfie d'un journaliste du Monde accompagnant François Hollande à la Maison Blanche, cadré au-devant des politiques, selfie d'amants dans le lieu qui a vu leur relation. Une variante fréquente du genre consiste à profiter de la présence d'une célébrité pour se photographier à son côté.

J'y étais

Opération inclusive, les selfies utilisent le marquage visuel comme une attestation de présence (« *J'y étais* »)… ce qui explique leur profusion lors de grands concerts de musique populaire, ou autre rassemblements significatifs. Inséré dans la société des petits et grands de ce monde, le selfie est désormais consacré dans le milieu de l'art[2], qui justifie celui-ci comme mode d'expression à part entière.

Si les réseaux sociaux ont contribué à ce travail, l'apport essentiel à l'identification du selfie comme genre à part entière a été son usage sur Twitter ou Facebook par quelques vedettes de la chanson et du cinéma. Mobilisé pour ses valeurs d'authenticité et d'intimité, le selfie offre aux fans des stars un degré supplémentaire de proximité avec leur idole. Il existe des « mode d'emploi du selfie » qui fournissent une pléthore de conseils pour réussir son autoportrait, en prenant comme modèle les stars du petit et du grand écran[3] : désactiver son flash, faire attention à la lumière, choisir le bon angle de prise de vue, vérifier sa tenue, faire attention à l'arrière-plan, penser aux reflets dans les lunettes de soleil, regarder l'objectif, bannir la grimace, ne pas utiliser la fonction reverse, ne pas zoomer trop près, ne pas cadrer les seins, ne pas tendre le bras trop loin, ne pas faire semblant de dormir, ne pas rédiger une légende qui pointe un défaut… se brosser les dents régulièrement.

1. www.directmatin.fr/monde/201…, consulté le 8 juillet 2014.
2. www.moving-image.info/nation…, consulté le 8 juillet 2014.
3. LovinJew Magazine, « Les astuces pour réussir un selfie, un autoportrait avec son portable », www.lovinjewmag.com/921/les-…, consulté le 8 juillet 2014.

Les usages déterminent le code

Selon André Gunthert, pour comprendre le selfie, il faut dépasser les modèles de l'analyse de l'image, et se tourner vers une compréhension des usages[1].

« *On trouve des images qui pourraient passer pour des portraits, mais qui ont été réalisées dans un but utilitaire, sans aucune intention identitaire, comme un selfie envoyé à ma femme en sortant de chez le coiffeur, pour l'informer de la fin de la séance et lui permettre de juger de ma coupe. La disponibilité du smartphone permet de l'employer ici à la manière d'un miroir augmenté. À noter que l'intention première ne referme pas le domaine d'usage d'une image. Au contraire, dans le selfie, le destin de l'image reste ouvert à un éventail de possibles qui pourront faire l'objet de décisions a posteriori. Ainsi, le selfie du coiffeur sera-t-il choisi dans un second temps comme image de profil sur Facebook, à la fois pour son aspect comique et pour le caractère déclaratif — cette fois pleinement identitaire —, d'une telle photo au titre d'avatar public. De manière plus caractéristique, on trouve des photos destinées à alimenter le dialogue avec le réseau amical sur Facebook. L'image d'un coup de soleil, d'une chemise non repassée (prétexte pour informer mes contacts de ma participation à un colloque) constitue des embrayeurs pour le jeu conversationnel. Il convient également de rappeler l'usage du selfie dans le registre de la communication amoureuse et érotique. Cette forme ancienne — et particulièrement mal documentée — des applications privées de la photographie a connu elle aussi une progression explosive avec les outils numériques.* »

Un outil au service des adolescents

Dans le cas du selfie comme dans bien d'autres pratiques culturelles neuves, ce sont les adolescents qui donnent le ton, inventent ou réinventent les codes.

En effet, le selfie inséré dans un flux d'images qui se ressemblent, est facilement renouvelable, effaçable, jetable, recommencé jusqu'au moment ou la prise de vue convient à son auteur. Pour les adolescents, les selfies sont des éléments de travail sur l'apparence, « *au même titre que des vêtements qu'ils revêtent devant le miroir, puis auxquels ils renoncent, au gré de séances d'essayage dont les copains ne verront que le résultat. Comme les vêtements, les selfies doivent permettre d'être soi-même tout en ressemblant à ceux/celles qu'on admire : se joue là toute la complexité du processus de création de soi, où l'identité s'éprouve à travers des identifications successives, à la faveur d'une constante communication anxieuse entre l'autre et soi-même*[2]. »

Pour les adolescents, les selfies font partie des grandes manœuvres du test identitaire, plus aisées à mettre en œuvre que le discours textuel. Constamment remis en œuvre, le selfie convient bien à cette période de dysharmonie évolutive, de l'attachement à certaines activités de rituel de soi, prises dans un sens non pathologique, ou « l'enfant est en possession d'un organisme d'adulte dont il ne sait pas très bien quoi faire[3] ». L'actualisation des profils et les publications successives des selfies rend public ce travail d'identification propre aux adolescents, étayé par les

1. Gunthert André, « Viralité du selfie, déplacements du portrait », dans *L'Atelier des icônes*, http://culturevisuelle.org/icones/?...., consulté le 8 juillet 2014.
2. Menrath Joëlle et Lellouche Raphaël, *Observatoire de la vie numérique des adolescents (12-17 ans). Le Selfie, portrait de soi narcissique ou nouvel outil de construction identitaire ?*, novembre 2013.
3. Kerstemberg Évelyne, « L'identité et l'identification chez les adolescents », in *La psychiatrie de l'enfant*, vol. 5, nº 2, 1962.

commentaires du groupe auquel ils appartiennent. Ce travail de compréhension de soi, avec le soutien des autres, n'est pas lié qu'au contenu de l'image, il est aussi évalué dans une hétérorégulation du rythme des publications. Ne pas en publier trop souvent, pour ne pas apparaître trop épris de soi, mais assez souvent pour que l'image colle à l'évolution de l'apparence réelle.

Joëlle Menrath et Raphaël Lellouche[4], à travers leur observation des selfies publiés dans les réseaux sociaux adolescents, ont repéré des tendances normatives chez les jeunes :

La gémellité dans les prises de vue

« *Si les adolescents peuvent percevoir comme gênant de faire jouer à des amis le rôle du photographe, ils les impliquent volontiers à leurs côtés face à l'objectif. Car une règle fait loi pour les adolescents rencontrés, qui cherchent tous à pratiquer le « selfie » bien tempéré, sous peine de ridicule. Les contours de la notion de « selfie » apparaissent en effet mal ajustés aux pratiques adolescentes observées. Car plus souvent qu'à leur tour, les « selfies » s'avèrent être ce qu'on pourrait nommer des « twinies », où les jeunes filles particulièrement, se prennent joue contre joue et cheveux mêlés, dans des corps à corps exigés et permis par la pose photographique*[5]. »

Dans ce cas de figure, un élément ne peut manquer de faire l'objet d'un constat, pour l'observateur neutre : les adolescentes (surtout) en mode selfie présentent de grosses ressemblances entre elles dans la parure et dans les poses, ce qui indique une volonté fusionnelle, au moins au moment de la prise de vue.

4. Menrath Joëlle et Lellouche Raphaël, *op. cit.*
5. *Ibidem.*

La dynamique de l'action

« *Les amis sont des partenaires impliqués dans une représentation de soi vécue qui est une dynamique active, dont le moteur est la double satisfaction de « faire » et de « faire pareil ». C'est là une autre explication de la prédilection adolescente pour ces autoportraits numériques : les « selfies », à travers les bras tendus qu'ils laissent voir ou leurs mobiles reflétés dans un miroir, mettent en scène le geste photographique lui-même. Ils font de la représentation de soi un mouvement fait à l'unisson, qui aime à déplacer les lignes verticales et horizontales et cultive la reproduction d'obliques chaloupantes, décadrées : l'acte photographique devient une gestuelle mimétique, semblable à ces fragments chorégraphiques circulant sur le web et reproduites à loisir entre amis dans les rencontres de face-à-face*[6]. »

Le selfie est pour les adolescents le lieu et le moment de pratiquer une gestuelle propre et active, bien loin des codes figés du portrait traditionnel. Bien entendu, faut-il le préciser, la technique mise en œuvre au moment de la prise de vue détermine ou cristallise ce travail sur les perspectives et les lignes obliques, qui ne sont en aucun cas réprimées par les autophotographes.

La proximité avec le spectateur

Non contents de multiplier les signes d'attachement à l'autre dans les selfies en duo, les adolescents multiplient les signes d'un rapport proche et continu avec les spectateurs des images : « *les bras et lèvres tendues, prêts à embrasser, semblant toucher l'écran, les langues tirées, la frontalité des regards-caméras, et les split screens mimant le déroulement de l'action déjouent le classicisme de la pose et surjouent la proximité relationnelle*[7]. »

La variante du miroir

Les autoportraits adolescents présentent une variante fréquente. Il s'agit de se prendre en photo « *en train de se prendre en photo* » une technique qui reste proche de celle du « selfie ». Dans ce cas de figure, on se prend en photo dans un miroir, y compris en rendant visible son smartphone, même si pourtant, celui-ci dispose de la fonction reverse. Certes, le miroir permet davantage la photo en pied, ce qui permet de travailler davantage les attitudes corporelles : « *Ces photos dans le miroir, qui se déclinent en séries récurrentes de photos de salle de bain, d'ascenseurs, de salles de sports, offrent la possibilité de mises en scènes qui ne manquent pas d'humour : « Un verre de lait, une date et cent mille euros pour la dot » écrit cette jeune fille qui s'offre au regard comme une promise, tandis que les garçons exhibent allègrement la gamme de leurs attributs phalliques — car il s'agit aussi de faire la performance du genre, féminin ou masculin, dans lequel on s'inscrit*[8]. »
Le selfie rassure l'adolescent sur un plan psychologique, car il lui offre ainsi la possibilité de se définir dans le rapprochement avec les autres et dans la différenciation de ceux-ci : « *la standardisation de ces images de soi n'interdit pas l'expression singulière. Elle lui donne un cadre, un contenant bienvenu dans la période tumultueuse de l'adolescence, où le corps change de jour en jour et suscite autant de transformations psychiques. Cette fonction contenante, qui borde les limites du « moi » et garantit le sentiment d'identité, importe plus que le contenu de ces*

6. *Ibidem.*
7. *Ibidem.*
8. *Ibidem.*

On peut distinguer différents types de selfies

- → **Les selfies non destinés à publication, avec l'auteur de la photo comme sujet central. Ils font plus ou moins office de miroir, les images peuvent être archivées à l'infini, au seul bénéfice de son auteur.**
- → **Les selfies non destinés à publication, avec le cadre de la photo comme sujet principal. Ceux-ci sont destinés à entériner la plupart du temps, au bénéfice de leurs auteurs, les lieux ou situations dans lesquelles ils se sont trouvés.**
- → **Les selfies destinés à la publication, avec l'auteur de la photo comme sujet central. Dans ce cas, pour de nombreux jeunes, les selfies sont des éléments de travail sur l'apparence, au même titre que des vêtements qu'ils revêtent devant le miroir. Ils font partie des opérations du test identitaire.**
- → **Les selfies destinés à la publication, avec le cadre de la photo comme sujet central. Ce cadre peut-être divers, mais dans tous les cas, le selfie manifeste et communique une attestation de présence (« j'y étais »), ou de proximité sociale (« avec qui je suis ») très hiérarchisante des positions (mes amis disposés autour de moi, ma meilleure amie, la « star de passage », etc. dans ce sens pour de nombreux jeunes à nouveau, le selfie indique un souci de développement et de cohésion sociale. Il est aussi un excellent vecteur de communication et de marketing, les hommes politiques, les personnalités en vue, ou le simple quidam n'hésitant pas à y recourir comme moyen efficace de propager leurs idées ou leurs émotions.**
- → **Enfin, les selfies détournés, ou les photos de selfies, dont le principal objectif est d'ironiser dans le premier cas, ou d'authentifier le contexte de prise de selfies dans le second, à propos de cette nouvelle pratique.**

images, comme le propose Serge Tisseron[9] [...] *Les autoportraits numériques offrent la possibilité de se glisser dans une seconde peau, provisoire, contrôlée et partagée — à la manière d'un vêtement.* »

Les adolescents ne sont donc pas simples narcisses se contemplant dans un miroir. Les selfies sont pour eux des outils constitutifs du processus de mise en relation avec les autres, qui jouent la courroie d'un travail personnel de compréhension d'eux-mêmes. Bien sûr, cette activité peut prendre un caractère violent chez les ados : des commentaires trop crus peuvent mettre à mal le jeune producteur de selfie, si celui-ci n'est pas maîtrisé dans son effet social potentiel, quand il n'exprime spontanément qu'un regard sans précaution sur soi.

Narcisse et selfie

Parler de soi dans les médias n'est aujourd'hui plus du tout condamnable. Au contraire, c'est en partageant ses photos sur les réseaux sociaux que l'on façonne l'estime de soi. Le selfie résisterait ainsi à l'accusation qui en ferait pure expression d'un narcissisme contemporain, même si certains auteurs dans le champ de la psychanalyse estiment qu'ils contiennent quelque chose de très archaïque. Ce qui est neuf dans le selfie partagé, c'est de savoir que l'autre nous voit, comment il nous voit et même, combien de fois il nous voit. La diffusion est massive, la frontière publique-privée dissoute, et cependant, on y gère sa propre image, ni volée ou produite par d'autres.

9. Tisseron Serge, *Comment Hitchcock m'a guéri, Que cherchons-nous dans les images ?*, Hachette, 2003.

D'où vient ce procès en narcissisme ? D'abord du support médiatique investi pour partage. Le portrait de soi fournit l'essentiel des productions photographiques de nombreux réseaux sociaux, Facebook en tête. En produire et les mettre en ligne, c'est une manière comme une autre de s'intégrer à un réseau dont les pratiques sont uniformes. Rappelons à cet égard la traduction française de Facebook : « Trombinoscope ». Faire un selfie, c'est accepter l'uniformisation des pratiques sociales propres aux Réseaux. Les partager, c'est assurer une paix sociale dans le groupe, par contrôle mutuel des publications qui y sont faites. Produit par un seul au bénéfice du groupe, le selfie, même s'il est égocentrique, pragmatique et lié au temps de l'action, échappe au procès pour narcissisme, activité solitaire sans spectateur.

L'image de soi est devenue centrale dans nos façons d'exister. Mais le véritable narcissisme induit une perte de contact avec la réalité et avec l'autre. On ne fait que se regarder, au point de s'y noyer. Or, comme le disait Roland Barthes à propos des photos privées, « *le devenir idéal de la photographie, c'est la photographie privée qui prend en charge une relation d'amour avec quelqu'un. Qui n'a toute sa force que s'il y a eu un lien d'amour même virtuel avec la personne présentée*[10]. » De manière générale, confondu avec le narcissisme mythique, ce qu'il faut appeler un regard sur soi est bien dans l'air du temps, mais à la différence du mythe narcissique originel, le narcisse d'aujourd'hui s'expose, a besoin des autres pour s'estimer[11]. Le soi que les modernes ont propulsé au centre de la morale se mire dans des images portées au regard des autres. Dans la société contemporaine, on essaye de s'affirmer, en étant vus par le plus grand nombre, par tous les moyens possibles. Si je ne suis pas visible, je n'existe pas.

10. Barthes Roland, « Entretiens 1980 », dans *Œuvres complètes V. Livres, textes, entretiens (1977-1980)*, Le Seuil, 1995, p. 935-936.

11. Voir Lasch Christopher, *La culture du narcissisme, La vie américaine à un âge de déclin des espérances* (trad. française de *The Culture of narcissism. American Life in An Age of Diminishing Expectations*, 1979), Climats, 2000.

Se construit ainsi une identité d'apparence, dans laquelle nous ne construisons pas un idéal intérieur mais un idéal sociétal, en lien avec les exigences de nos contemporains. Ce dont le triomphe des selfies rend compte est plutôt l'instantanéité du partage plutôt qu'un véritable culte solitaire de soi-même. Le citoyen lambda devient son propre paparazzo, dont il contrôle les fais et gestes : pour Pauline Escande-Gauquié, « *avec le selfie, l'individu se recrée lui-même en exploitant les opportunités des nouveaux médias. Le selfie crée une expérience inédite : être vu en train de se voir. Cette nouvelle tautologie numérique propose un individu qui se fabrique un moi, une mise en spectacle autocentrée et dévouée totalement au regard d'autrui. La reproductibilité technique infinie des réseaux sociaux creuse le terreau d'une catégorie d'êtres qui a trouvé dans le selfie une nouvelle forme d'exhibition publique immédiate, qui a le charme d'autoriser au commun des mortels un moment d'apparat. Le selfie développe d'ailleurs ses propres codes et ses propres rituels : du selfie duckface (la bouche en cœur), au selfie miroir et selfie enlaidisseur ou legsie : montrer ses jambes nues étendues dont le hot-dog legs (selfie en contre-plongée), en passant par le selfie cadré sur un fragment du corps comme les cheveux (helfie), la fesse (belfie), ou la musculature (welfie), etc.*[12] »

En réalité, les selfies ne seraient rien d'autre que des messages envoyés, à la manière des cartes postales de vacances sur lesquelles on y ajoute une croix, avec mention « je suis ici », matière à bien des dialogues ultérieurs. Lasch souligne ainsi que les « *images photographiques nous fournissent les preuves de notre existence, sans lesquelles il nous serait difficile de reconstruire jusqu'à notre histoire personnelle*[13]. »

12. Escande-Gauquié Pauline, « Le selfie, de Justin Bieber à Barack Obama : 5 choses à retenir de ce phénomène de 2013 », http://leplus.nouvelobs.com/contrib..., consulté le 8 juillet 2014.
13. Lacroix Alexandre, « Perdre sa vie à contempler son profil Facebook ? », www.philomag.com/les-idees/p..., citant Christopher Lasch, *La Culture du narcissisme*, trad. Champs Essais/Flammarion, 1979.

Neknomination, à l'eau ou au resto, Icebucket, pour quoi faire ?

Retour sur les défis en ligne, qui alimentent régulièrement les colonnes des faits divers dans la presse quotidienne, préoccupent bien des parents, et de ce fait, alarment un certain nombre de pouvoirs publics.

Les défis en ligne amusent, alarment ou font peur. Premier défi historiquement significatif, la neknomination, née en Australie, (de l'anglais « *neck your drink* », « *bois cul-sec* ») invite son adepte, souvent jeune adulte ou adolescent, à se filmer via smartphone, lui-même ou avec l'aide d'un caméraman complice, buvant une bière ou un alcool en « à fond », sous des angles et des mises en scènes aussi diverses qu'originales. Ensuite, l'acteur principal du bref *one man show* met la courte saynète en ligne, visible par un public plus ou moins confidentiel, son réseau de contacts en l'occurrence. Si le challenge est réussi, le propriétaire du compte Facebook désigne ensuite trois ami(e) s, qu'il met au défi (« nomine ») de faire la même chose que lui dans un délai de 24 heures.

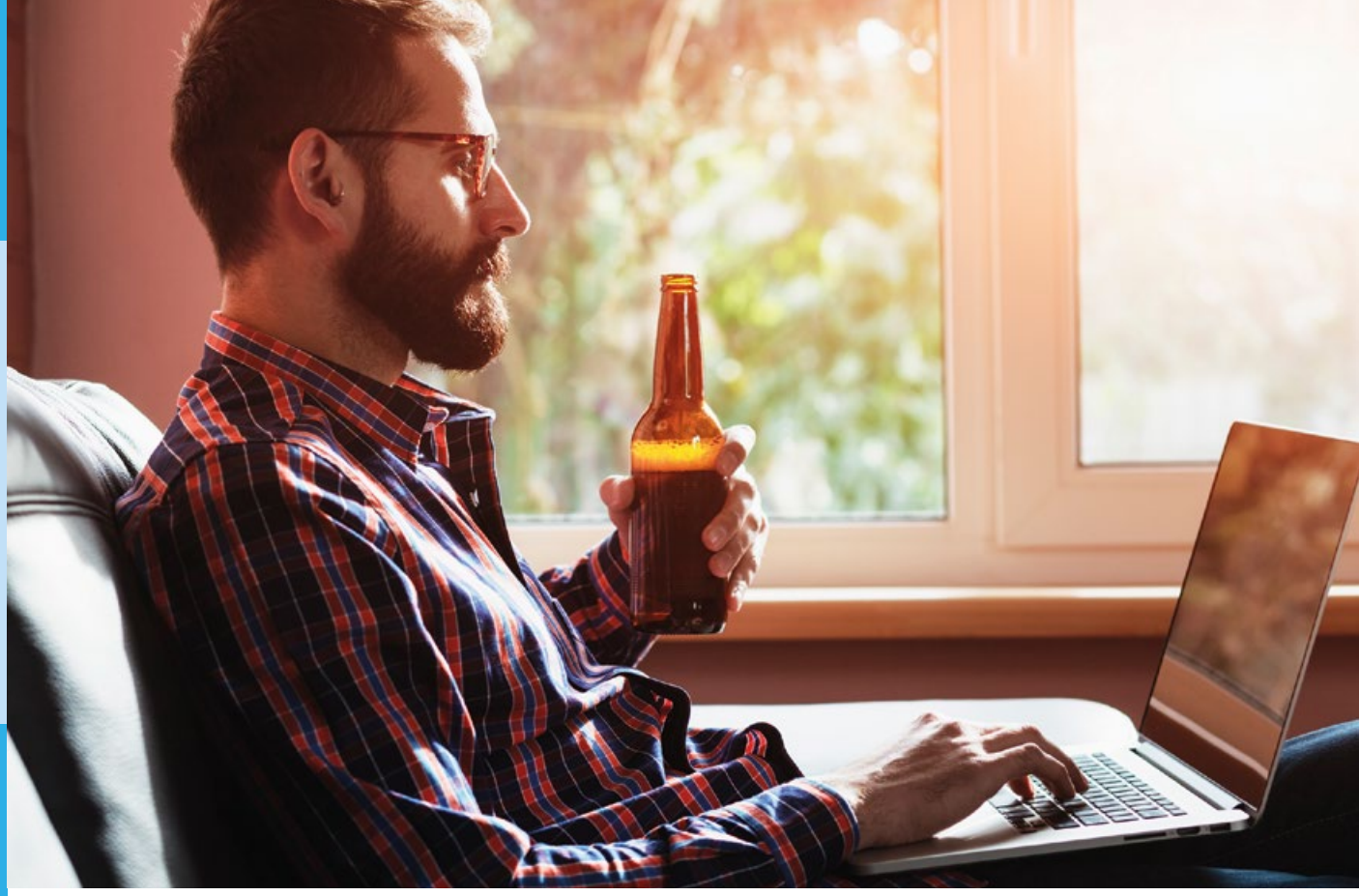
Ainsi décrite, la neknomination évoque un de ces nombreux jeux à boire[1]. Elle rappelle de loin sur le plan du mode et de la vitesse de diffusion les chaînes magiques auxquelles on répondait par superstition. La neknomination s'inscrit dans le droit fil des défis popularisés sous la dénomination de « cap ou pas cap » réalisés en partie sous la pression sociale collective.

Saoul vert et vert saoul ?

Pour autant, binge drinking et neknomination sont-ils comparables ? Dans une très grande mesure, non. Même si l'un comme l'autre peuvent être vus comme des phénomènes de ritualisation de passage de début ou de fin d'adolescence, incluant une prise de risque, et qu'il s'agit de consommer de l'alcool.

Le défi mis en ligne sur les réseaux sociaux inclut nécessairement sa médiatisation via les écrans d'ordinateur, et par là, requiert une sorte de validation visuelle rendant cette pratique publique spectaculaire, contrôlable. Cette dernière caractéristique autorise les observateurs neutres, mis devant le fait accompli, à formuler de vives critiques ou suscite l'ironie.

1. Ainsi, le *jeu du capitaine Paf,* qui consiste à boire de l'alcool en répétant une série de gestes sans se tromper, avec obligation de cul sec en cas d'erreur. Ou encore, le *jeu de l'Élan*, au cours duquel le joueur désigné est astreint à boire un verre d'alcool.



De ce point de vue, les défis en ligne cristallisent bien des évolutions de société en cours :

- L'attention portée à la mise en scène de soi, sous le regard d'un objectif technique, la théâtralisation du défi reflètent un soin porté à son image davantage que dans le cas d'une pratique d'insertion sociale sans numéro d'acteur. C'est une espèce de mise sous la contrainte avec preuve, de violence passive dans la mesure où rien n'oblige quiconque à le faire, mais tout le monde pourra savoir qu'on ne l'a pas fait.
- Ensuite le défi en ligne n'a aucune valeur en soi si elle ne passe pas par sa mise en valeur par l'image et sa diffusion.

Image et authenticité

Aujourd'hui, un acte passé sans image et sans médiatisation de celle-ci prend difficilement valeur authentique[2]. Pour autant, même si les technologies nouvelles encouragent l'expression de l'intime, on aurait tort de considérer le défi en ligne comme un habit neuf de l'extimité[3] (une intimité convoquée sous le régime de l'exposition médiatique) puisque cette pratique de défi n'est pas initialement réservée à la contemplation égocentrée de l'individu seul face à son exploit, image portée au regard du média.

Il faudrait plutôt évoquer ici, dans le chef des nominés, une volonté de transparence de l'acte et de contrôle par les pairs, couplée à un impératif de succès (réussir le défi), voire de célébrité à faible ou grande amplitude (devenir célèbre aux yeux des netspectateurs, au prix parfois d'une variante plus complexe de la mise en récit du défi). Cet impératif de popularité pousse ainsi les adeptes à rechercher l'origina-

2. Une rupture sentimentale, par exemple, est authentifiée par une inscription publique dans un site de rencontre, comme une union est investie d'un caractère officiel dès lors qu'elle est inscrite dans un site de réseautage social en ligne.
3. Le terme est utilisé par Serge Tisseron. Tisseron Serge, *L'intimité surexposée*, Hachette Littératures, Pluriel, 2002.

lité du défi : parmi les plus insolites neknominations, une Néo-Zélandaise entre à cheval dans un magasin tout en buvant de l'alcool, un jeune Anglais boit une bière en faisant le poirier au-dessus d'une cuvette de WC. On recherche à être singulier plutôt qu'à augmenter la quantité d'alcool ingurgité.

Si elle prend, par sa médiatisation, une valeur paradoxalement officielle bien qu'individualisée, la pratique du défi n'est pas narcissique, puisqu'il ne s'agit pas d'une pure contemplation de soi-même. Le nominé puise en ses netspectateurs la seule raison d'être de son acte. Il s'agit bien de se contempler sous le regard des autres.

Ces trois derniers éléments (égocentration, mise en image, contrôle-évaluation par les pairs absents) sont bien constitutifs d'une évolution majeure bien plus large que le phénomène en lui-même, significatif des pratiques sociales et culturelles du regard porté sur soi : centration sur soi-même et pas sur les autres, visibilité par l'image donnée aux autres et validée par ceux-ci. Ils inscrivent le registre des nominations dans une sorte d'entre-deux entre le mythe narcissique et le phénomène de groupe.

Les défis sont nombreux, les variantes sont multiples : on connaît ainsi les phénomènes de « planking » (se prendre en photo en position de planche dans les lieux les plus originaux), de « djotenomination » (pastiche de la neknomination, qui impose aux nominés de consommer une tarte al'djote). Dans « à l'eau ou au resto », le nominé a 48 heures pour sauter dans une eau glaciale de manière aussi créative que possible, ou doit rembourser sa dette en offrant un restaurant à son challenger. La plupart des participants sont souvent déguisés ou accoutrés d'un patchwork invraisemblable de vêtements différents pour ajouter au grotesque de la situation, s'entarter de chantilly, coller ses fesses sur un fil barbelé, etc. Dans ce registre, l'influence de la culture liée à l'émission de télévision Jackass est évidente. Les afficionados de ce genre ont même conçu un groupe Facebook dédié (« les fous du défi »).

Une pratique, un média

Comprendre le phénomène nécessite de prendre en compte deux éléments fondamentaux supplémentaires : les besoins de l'adolescence, mais aussi — et surtout — les modes de diffusion et de médiatisation des défis.

Dans la réussite du défi, ce que les jeunes cherchent en première analyse, c'est à être populaires, recueillir un maximum de likes sur leurs murs. Cette popularité s'accompagne du désir de se mettre en péril, dans la mesure où la société adulte ne propose plus comme avant des rites de passage mettant les jeunes en difficulté surveillée. L'apprentissage social de la mise en danger prend forme, sur Facebook comme ailleurs, en reposant sur deux principaux mécanismes : l'imitation et le renforcement. Imiter les plus grands (en réalité, ceux qui ont réussi le challenge) en buvant comme eux, renforcer la valeur du défi en s'imposant de faire aussi bien ou mieux encore. Dans ce registre, Gardner[4], Alain Ehrenberg ou encore Bastien Soulé et Jean Corneloup[5], entre autres auteurs, ont bien mis en évidence combien l'influence des pairs sur la prise de risque (la préférence pour le risque et la prise de décision risquée) est plus fréquente parmi les adolescents et les jeunes adultes que parmi les adultes, et est en quelque sorte liée à cette classe d'âge.

Intégration ou exclusion sociale

Dans le choix des nominés, les sujets « sélectionnent » progressivement davantage les pairs qui leur ressemblent, dans une sorte de confrontation miroir : « je l'ai fait », « tu es proche de moi, donc tu ne peux pas te différencier de moi en refusant le défi ». Lorsque les comportements d'un individu et ceux de ses pairs sont liés, on peut invoquer le terme d'apprentissage social : le sujet « modèle » son comportement sur celui des autres, particulièrement les autres significatifs, afin de se conformer aux normes du groupe, et de concevoir la grammaire de celles-ci par la pratique. Mais la conformité génère dans le même temps un processus de sélection. Le sujet a tendance à composer son groupe d'amis à partir de ceux dont les comportements ressemblent aux siens. Les groupes vont se former autour des pratiques communes, dans le même temps que les liens créés vont renforcer les motivations relatives au comportement en question.

Oui, les jeunes redoutent d'être exclus du réseau. Ils ont des amis en chair et en os, ceux-ci ont une existence sur les réseaux. S'ils se font selon leurs termes « pourrir l'existence » sur leur Facebook, parce qu'ils ont refusé un défi, ils auront l'impression de ne plus avoir de valeur aux yeux des autres.

Comme véhicule des pratiques sociales, Facebook dispose d'un pouvoir propagateur spécifique, qui repose sur quelques principes de base.

Le premier principe repose sur la culture du don et du contre-don. Un membre inspire une pratique qui lui demande un effort, il s'attend à un effort réciproque, en fonction de l'importance qu'il accorde à cette pratique. Entre don et contre-don, une sorte de réciprocité s'instaure, qui garantit la paix sociale. Il s'agit d'un échange non-marchand. Originellement, cette culture du potlatch était pratiquée autant

4. Gardner M. & Steinberg L., "Peer influence on risk taking, risk preference, and risky decision making in adolescence and adulthood : an experimental study", *Developmental Psychology*, 41 (4), 625-635 (2005).
5. Soulé Bastien et Corneloup Jean, « Jeunes et prises de risque sportives. Vers une approche sociologique contextualisée », *Corps et culture* (En ligne), nº 3, 1998, mis en ligne le 20 décembre 2004. Consulté le 26 juin 2014. http://corpsetculture.revues.org/471

dans les tribus du monde amérindien que dans de nombreuses ethnies du monde Pacifique[6]. Mais nous le pratiquons par ailleurs, quand nous contribuons au succès d'un repas entre amis, en apportant des fleurs à la maîtresse de maison. Cet échange peut aussi permettre d'obtenir une légitimité et une position hiérarchique plus importante, en fonction de la qualité et de la quantité des contributions faites. La meilleure nomination crédibilise ainsi la position sociale de qui s'y adonne, et assure en la maintenant une sorte de paix sociale dans le groupe, qui se raffermit autour de pratiques plus ou moins transgressives. Cet échange se produit sur un mode symétrique (en quantité et en qualité). On ne répond pas à une pratique par dix autres, et le sentiment général de la réponse donnée est positive: le producteur d'un contenu n'est généralement pas bridé dans son effort (il en est conforté), car entre en jeu ici le lien avec la personne, au delà de l'appréciation de la pratique.

Imitation et différenciation

Par ailleurs, Facebook impose une sorte d'économie de l'attention, un maintien permanent du contact, qui compte sans doute autant que l'information échangée. Un défi doit être vu, commenté, reproduit. On manifeste ainsi de l'attention à l'autre. Enfin, les défis s'inscrivent entre différenciation individuelle et intégration. Les communautés tendent à intégrer des systèmes de pratiques communes à ses membres. Il s'agit du « mème », élément culturel reconnaissable répliqué et transmis par l'imitation du comportement d'un individu par d'autres individus. Des écarts trop forts par rapport aux normes conduiraient à l'isolement des « marginaux ». Néanmoins, dans le même temps, à l'intérieur du système de conformité sociale, chacun doit apporter sa différence, faire la même chose mais autrement, ce qui justifie ainsi les multiples déclinaisons de la nomination, des écarts différentiels non négligeables au moment de la réalisation du défi.

Ces différentes pratiques alimentent ainsi une violente diatribe de la part des médias, liant parfois toute conduite à risque au phénomène et alimentant la panique morale autour de celui-ci. Ainsi, le quotidien *Ouest-France*, sous le titre « Défi Facebook. Elle décède après s'être baignée dans un étang » relatait ce tragique fait divers[7]: « *Une femme de 29 ans est décédée dans la nuit de samedi à dimanche, après être entrée dans un étang dans le Maine-et-Loire. Probablement à la suite d'un défi Facebook. Encore un décès dans le cadre du défi Facebook ? Tout porte à le croire, ce dimanche 22 juin, après le décès d'une jeune femme. Âgée de 29 ans, elle a succombé, dans la nuit de samedi à dimanche, après être entrée dans l'eau de l'étang de Chaumont-d'Anjou (Maine-et-Loire). Selon les premiers éléments de l'enquête, confiée à la gendarmerie, elle est à peine entrée dans l'étendue d'eau de la base de loisirs. Après être entrée jusqu'à mi-cuisse, elle est revenue vers la berge. C'est à ce moment qu'elle a fait un malaise. Son petit ami, qui aurait filmé la scène avec un téléphone mobile, a prévenu les secours* [...] ».

On le voit, si la scène a été filmée, rien n'indique qu'il s'agisse d'une mise au défi, mais plutôt, en l'état, d'une simple scène de vacances sans lien avec une nomination, et le Réseau Social fait figure de suspect présumé sans preuve. Il ne faut pas pour autant nier le risque lié à ces pratiques, mais sans doute appuyer la question

6. C'est ainsi que les premiers colons ont pu dépouiller les indigènes qui pratiquaient le potlatch, car ils échangeaient de l'or contre des produits de faible valeur; les Indiens d'Amérique croyant à la valeur de ces échanges pensaient que les trocs étaient équilibrés.
7. Visible sur www.ouest-france.fr/defi-fac..., consulté le 26 juin 2014.

d'une éducation globale au risque, plutôt qu'à la diabolisation du média accueillant et diffusant la mise en danger de soi. L'opportunité d'une éducation au phénomène médiatique se trouve dans ce dernier point : de plus en plus, naissent des spin-off de la neknomination : au lieu de boire face caméra, le défié fait un don d'argent à une famille dans le besoin, va donner de quoi se nourrir aux sdf, faisant « le même en mieux », et nomine à son tour les nominateurs initiaux. La pratique porte un nom : la smartnomination, ou « nomination intelligente ». Ou comment arroser l'arroseur...

Adolescence numérique, l'âge buissonnier ?

Cibles de bien des questionnements sur les pratiques numériques, les comportements des adolescents laissent perplexes. Ce serait oublier que rien ne ressemble plus à un adolescent de notre temps qu'un adolescent d'hier. Mêmes besoins, mêmes désirs… seuls les terrains de jeux ont changé. Aujourd'hui le site ASK. fm joue, parmi d'autres, le rôle de nouvelle cour de récréation. Le point sur quelques traits généraux de ces adolescents 2.0, pour mieux apprivoiser leurs activités en ligne.

Parmi les caractéristiques psychiques des adolescents, relevons d'abord la **centration sur soi**. Dès le démarrage de la puberté, les changements physiques et psychologiques surprennent et accaparent les esprits des adolescents… et de leur entourage. Ce grand chambardement entraîne un profond réaménagement de leur personnalité, qui jusque-là ne laissait qu'un rôle secondaire au corps et aux pulsions qui l'animent. C'est l'effet d'un tel bouleversement qui déclenche la fameuse « crise » de l'adolescence. L'enfant s'est jusque-là construit en faisant face au centrage de l'âge adulte sur un corps sexué et reproducteur, et cette transition brutale vers ce à quoi il a désormais accès le précipite dans l'adolescence, ce qui ne se négocie pas en toute quiétude.

Centration et construction

À l'adolescence, la centration sur soi représente une phase indispensable et remarquée. Un des enjeux fondamentaux de cette période de vie repose sur la construction d'une identité désormais adulte. Cette nouvelle personnalité peut ou doit aujourd'hui s'élaborer dans les activités numériques de production de soi : selfies, posts ou billets publiés dans Facebook (la génération précédente dans Skyblog), Ask, Instagram et bien d'autres. Les jeunes s'y exposent, dans un processus « d'identité narrative » pour s'y raconter d'une manière cohérente et compréhensible pour eux. Le sens commun pousse les adultes à estimer que les adolescents ne pensent qu'à eux-mêmes, se mettent en scène de façon très narcissique, multiplient les poses et les autoportraits de manière inflatoire. Pour un adolescent, il n'y a que lui-même qui compte, un peu, mais de manière très éloignée, à la manière du bébé égocentré. Les adolescents sont troublés par leur propre apparence, que parfois ils récusent, éprouvent la nécessité de partager leurs propres idéaux, leurs propres valeurs. Sur les réseaux sociaux, ils s'évaluent, commentent le monde ou le refont à leur manière.

Deuxième trait spécifique : **la recherche et la construction identitaire**, exercées dans les réseaux sociaux numériques. Les jeunes (et moins jeunes, aussi) éprouvent la nécessité de prendre la mesure de cette centration sur eux-mêmes à travers

l'expérience du regard espéré bienveillant de leurs pairs. C'est ce que Serge Tisseron appelle « l'extimité », ou encore, l'« intimité surexposée », une catégorie de l'intime ou du privé qu'il est nécessaire de rendre publique pour qu'elle compte vraiment : « *Je propose d'appeler « extimité » le mouvement qui pousse chacun à mettre en avant une partie de sa vie intime, autant physique que psychique.* [...] *Si les gens veulent extérioriser certains éléments de leur vie, c'est pour mieux se les approprier en les intériorisant sur un autre mode grâce aux échanges qu'ils suscitent avec leurs proches. L'expression du soi intime* [...] *entre ainsi au service de la création d'une intimité plus riche*[1]. »

Les adultes, en général, ont fixé une personnalité dite définitive, faite de choix qui détermineront les relations, les émotions, les convictions, et qu'il ne reste plus qu'à décliner dans les réseaux sociaux. Pour les adolescents, c'est un peu le contraire. Ils cherchent à savoir qui ils sont. Ils font des expériences dans les réseaux sociaux pour le découvrir, expériences qu'ils intègrent dans la vie réelle.

Cette propension aux grandes manœuvres extimes vise à « *obtenir une validation de la part d'autrui, en sollicitant sa reconnaissance*[2] ». L'extimité est bien une pratique destinée avant tout à consolider et s'approprier sa propre image. Pour Serge Tisseron, « *grâce à la mise en œuvre de l'extimité, je vais m'approprier mon identité, mieux me connaître et, finalement, enrichir ma personnalité. Désir d'extimité et besoin d'intimité ne s'opposent pas : les deux sont complémentaires. Une construction qui serait néanmoins temporaire dans le processus de mûrissement personnel*[3] ». Facebook, Ask, Instagram sont mobilisés par les jeunes dans ce sens,

1. Tisseron S., *L'intimité surexposée*, Hachette Littératures, 2001.
2. Granjon F., *Reconnaissance et usages d'internet. Une sociologie critique des pratiques de l'informatique connectée*, Presses des Mines, 2012.
3. Taubes I., « Entretien avec Serge Tisseron : cet obscur désir de s'exposer », dans Psychologie.com, www.psychologies.com/Planete/Societe/Articles-et-Dossiers/Entretien-avec-Serge-Tisseron-cet-obscur-desir-de-s-exposer, publié en octobre 2001.

même si leurs usages à des fins de production de soi reposent sur une évidence logique, puisque ces sites se fondent sur la publication d'images et de textes, autant d'occasions d'afficher une pensée, un sentiment propres à leur auteur.

De facto, chaque publication dans les réseaux sociaux relève d'un processus d'extimité, ce qui est clairement visé par ces adolescents cherchant à renforcer leur estime de soi et à questionner leur identité. Les réseaux sociaux les y aident, car les commentaires appréciatifs assortis aux publications sont la plupart du temps positifs. À l'inverse, les injures et insultes rompent à la fois la bonne entente publique et le contrat de communication posé, pour provoquer le trouble de celles et ceux qui les subissent.

Forces et faiblesses

Troisième trait spécifique : l'**alternance force-faiblesse**. À certains moments de leur vie, les adolescents se voient très forts, se pensent immortels, insubmersibles, inattaquables, et à d'autres moments, ils ont une image très dévalorisée d'eux-mêmes. La fameuse « crise des ados » peut être vue comme une phase de déprime, même si elle se caractérise davantage par une forte variabilité de l'humeur entre des propos sombres (« je suis en bad », « je suis nul ») et des phases d'exubérance (« c'est génial », « trop kiffant »). L'adolescent est amené à se débarrasser de ses projets d'enfant à propos de sa destinée d'adulte, de son apparence et de sa personnalité en devenir[4]. Tout cela génère un mal-être tenace, une déstabilisation, une tendance au repli sur soi, alternant avec de vifs emportements.

4. Françoise Dolto a nommé la crise d'adolescence « complexe du homard ». Pour l'auteure, l'enfant se ddébarrasse de sa carapace devenue trop étroite, pour en élaborer une autre. Il est fragile, agressif ou à l'inverse, replié sur lui-même. Pour Dolto, les parents devraient donc voir les tempêtes vécues comme un indice qu'ils ont rempli leur contrat, les repères éducatifs posés étant suffisamment malléables pour franchir le pas au bon moment. À l'inverse, si le système éducatif est trop rigide, l'adolescent restera enfermé dans sa carapace et sans arme face à sa propre crise.

Quatrième trait spécifique : l'adolescence est **une période de tests** (on se mesure aux autres), de **défis**, parfois idiots, d'**excès**, de **mises en danger.** Dans la vie hors-numérique, les adolescents se livrent récurremment à une série de transgressions en tout genre. Ils se mettent également en difficulté dans les réseaux sociaux, se frottent aux autres, s'y bousculent textuellement, tentent de vérifier jusqu'à quel point et dans quelle mesure, ils sont plus forts que tout. On se houspille, on vérifie si l'autre peut résister à une attaque, on se met en danger soi-même face à ce que les pairs peuvent infliger. Les échanges peuvent être lus comme de véritables joutes oratoires théâtralisées, rudes et cruelles. Quand ils sont collectifs, ils peuvent conduire à la sélection d'une tête de turc, habilitée bien malgré elle à éventer la violence et la libido des membres d'un groupe.

Ces différentes mises à l'épreuve reposent pourtant sur une contradictoire affirmation de soi. L'adolescent en quête de limites cherche une forme de reconnaissance, il veut reprendre la main sur son existence pour accéder au contrôle de lui-même. Ces mises en péril poursuivent d'autres objectifs : attirer le regard de l'entourage sur ses difficultés, défier les prescrits de la société et de la famille ; accomplir ce qui est permis chez les adultes et réprimé chez l'adolescent ; renforcer le sentiment d'appartenance à un groupe à travers la réalisation d'un défi de nature presque rituelle.

Être original pour exister

En accomplissant certains défis conventionnels en ligne (« neknomination », « à l'eau ou au restau ») ou plus personnalisés (« publie un screen de tes sms », « publie une pic OOTD[5] »), certains adolescents expriment leur originalité ou différence. Ils font le même que les autres, toutefois différemment, dans une forte tension entre intégration et différenciation : ils s'ajoutent des contraintes ou des degrés de difficulté neufs. Ce besoin est issu de la volonté d'être à l'origine de soi-même, ce que l'on désigne par « **auto-engendrement** » : « *Ce mécanisme est normal à l'adolescence, parfois présent aussi à bas bruit dans l'enfance. Pour transformer des investissements trop inclus dans la groupalité interne familiale, trop marqués par les alliances inconscientes, le lien narcissique, l'héritage, le sujet dans sa construction doit pouvoir se différencier de son groupe d'origine, acquérir ses propres marques en s'étayant sur le groupe de pairs et le monde social*[6] ». Cette crise d'originalité juvénile, qui se produit lorsque l'adolescent, à la conquête de son identité, manifeste son indépendance et son désir d'autonomie en s'opposant aux normes sociales, n'est pas sans péril : la difficulté revient à être original parmi les originaux, ou être plus original que les originaux, à prendre plus de risques que les pairs, dans la vie physique comme dans la vie numérique.

Cinquième trait spécifique : **une angoisse d'abandon**. Les jeunes quittent volontairement la sphère familiale, font le deuil de leurs attachements infantiles. Pourtant, cet exil délibéré est anxiogène. Les adolescents se sentent abandonnés alors que, paradoxalement, ce sont eux qui partent. Ils éprouvent dès lors le besoin de s'intégrer à un autre groupe. Ils vont le trouver chez leurs pairs, les camarades de classe ou d'école, une famille bis… pour mettre en œuvre avec eux un entre-soi qui récuse la présence jugée intrusive des parents. On mesure dès lors à quel point les pra-

5. Traduction : une photo « outfit of the day », soit, « de ta tenue du jour »
6. Drieu D., Zanello F., Proia-Lelouey N., « Secrets de famille, auto engendrement négatif et enjeux thérapeutiques », *Cahiers de psychologie clinique*, 2009/1 (nº 32), De Boeck supérieur, p. 119 à p. 138, https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2009-1-page-119.htm#no4

tiques d'hyperconnection, ou de simples manifestations du maintien du contact en ligne leur sont importants. De nombreux commentaires de photos de fêtes ou d'activités communes ne sont qu'un prétexte pour célébrer la nature des relations qui unissent leurs protagonistes.

Plus que jamais, les ados ont besoin de la présence rassurante mais distante des adultes, en premier lieu de leurs parents, même s'ils l'expriment de manière retorse et comme absente, d'où cette expression : « L'*adolescence est un âge tout à fait paradoxal, où le rejet de l'autre est à la mesure du besoin que l'on en a*[7] ». Ce paradoxe est parfois spectaculaire dans la vie hors-écran : rien de plus cuisant pour un adolescent que de voir sa maman qui entre à l'école avec la boîte à tartine en criant fièrement : « *Youhou… tu as oublié tes tartines !* ». Et pourtant, l'adolescent continue à exiger qu'on lui prépare son lunch tous les jours avec amour, pour se persuader en son for intérieur que le lien existe toujours…

Liberté chérie

D'autres traits caractéristiques de l'adolescence tiennent aux évolutions de société : Le premier relève d'une **reconfiguration des espaces de liberté**. Si les adolescents semblent ne jamais aller où leurs parents voudraient qu'ils aillent, et ne pas vouloir faire ce que les adultes voudraient qu'ils fassent, ce n'est pas toujours dans un souci d'opposition ou par désir d'autonomie. Les temps sociaux leur imposent une série de contraintes, alors qu'ils cherchent du temps à eux, seuls ou de préférence à plusieurs. Or, les jeunes sont beaucoup moins libres aujourd'hui de leurs mouvements (mais pas de leur droit à l'expression) que les générations qui les ont précédés. Les zones d'ennui, de lâcher-prise, de liberté non contrainte se sont réduites. Les détours par les terrains vagues, les complexes commerciaux ou de cinéma sont aujourd'hui limités par les activités extrascolaires, périscolaires, parascolaires, autant de lieux de non-liberté.

7. Jeammet Ph., *Paradoxes et dépendances à l'adolescence*, coll. Temps d'arrêt Lectures, Yapaka, 2009,

Les adolescents opèrent dès lors une sorte de migration très ritualisée vers les réseaux sociaux numériques, souvent d'ailleurs vers l'âge de douze, treize ans, au moment où l'adolescence démarre, à l'entrée dans l'enseignement secondaire. Il est de bon ton, pour se compter parmi « les grands », d'avoir un compte Facebook dans un premier temps, d'autres réseaux sociaux plus confidentiels ensuite.

L'entrée en socialisation numérique peut débuter vers des lieux de liberté peu surveillée avec tout son cortège de questionnements et de négociations avec les adultes : « À quel âge faut-il commencer ? » ; « Ma copine a Facebook moi, pas encore. Pourquoi ? » ; « Avec qui être ami ? » ; « À quel prix peut-on décliner l'amitié de quelqu'un ? » « Qui puis-je éliminer de ma liste, à quelles conditions, et pour quelles raisons ? »

Gérer l'amitié

La gestion des amitiés constitue un enjeu fondamental, dans la création du nouveau tissu social. Le temps y est une donnée à apprendre à gérer sur le même mode : « après combien de temps dois-je accepter une demande d'amitié, sans que l'on détermine que je suis amoureux (se) de celui ou celle qui en fait la requête, tout en lui laissant entrevoir que l'amitié est ce que je cherche entre nous ? » La gestion de la temporalité dans l'amitié est bien compliquée, alors même que ces réseaux amicaux sont au cœur de leurs préoccupations : « *Ces réseaux sociaux proposent des dispositifs, visibles, d'inclusion, d'exclusion et de classement des liens : une partie de l'activité des utilisateurs est d'ailleurs consacrée à ce travail de définition du périmètre de l'entourage qu'ils souhaitent se donner en ligne, en listant puis en hiérarchisant leurs « amis ».* [...] *Avoir un trop grand nombre d'amis en ligne n'est pas bien considéré : cela passe pour une affabulation.* [...] *Il n'est pas d'usage de déclasser un ami en le supprimant de sa liste de liens : il faut une sérieuse raison pour cela, comme une rupture amoureuse ou un conflit notoire. Les jeunes qui se connectent avec de complets étrangers sont très critiqués par les autres. C'est une pratique stigmatisée, à la fois parce qu'elle est considérée comme dangereuse, mais aussi parce qu'elle pourrait signifier que l'on n'est pas capable d'avoir des amis. Les amis sont donc des gens que l'on connaît, même si ce ne sont pas forcément des amis au sens de ce terme dans la vie de tous les jours. Il est, par exemple, considéré comme grossier et agressif de refuser comme amis les élèves de sa classe, même si on ne les aime pas particulièrement*[8]. »

À cela s'ajoute un second trait sociétal : **le remodelage de la structure familiale**, son éloignement et sa mobilité. Le contrôle des activités numériques et leur apprentissage par l'un ou l'autre membre référent d'un cercle familial élargi, grand frère, grande sœur, oncle, cousine, etc. est rendu moins aisé. Les adolescents sont dès lors davantage livrés à eux-mêmes dans la sphère familiale, d'autant que pour eux, les pratiques numériques en lignes sont exercées la plupart du temps en solitaire devant l'écran.

Ces observations incitent à questionner la difficulté pour l'adolescent d'aujourd'hui, de trouver des balises pour se construire et s'orienter dans les espaces numériques : la génération des parents, quand elle n'est pas en mesure de comprendre et accompagner le parcours numérique de son enfant, ne sait pas toujours répondre adéquatement à ses questions, ni proposer de modèles de référence.

8. Pasquier D., « La communication numérique dans les cultures adolescentes », dans *Communiquer, Revue de communication sociale et publique, Perspectives en communication, Première partie*, 2015, http:// communiquer. revues. org/1537

Troisième trait sociétal : **la glorification de l'adolescence**. Les droits des adolescents sont reconnus comme jamais, droits qu'ils revendiquent parfois avec fracas. Pourtant, les adultes ont pour tâche de leur transmettre une série d'apprentissages sociaux qui transitent aujourd'hui en partie par le numérique. Dans ce contexte neuf, les adolescents doivent autant compter sur eux-mêmes que sur les adultes. Cette forme d'autonomisation peut créer une ambiance relationnelle moins sécurisante pour ceux qui la vivent. La prescription individualiste à « être soi », à « découvrir son propre chemin » (une thématique fort présente dans les modèles éducatifs parentaux de la fin du siècle précédent), se couple aujourd'hui à une injonction paradoxale de réussite, notamment sur le plan économique. Cette injonction mène le jeune devant un dilemme : comment se construire sans détruire les autres ?

Enfin, dernier trait spécifique, lié au précédent : la **société du risque zéro** et du contrôle de l'autre. L'adolescent est supposé se conformer à des normes parentales souvent strictes en manière d'usages du numérique. Les adultes redoutent toute anicroche qui ruinerait le développement parfaitement équilibré des adolescents.

Étude de cas : ASK

La mise en œuvre de ces traits divers peut aisément être observée dans les réseaux sociaux fortement fréquentés par les adolescents. Relevons notamment, le cas posé par le site « Ask.fm ». En effet, aujourd'hui, beaucoup d'adolescents musardent ailleurs que sur Facebook, terrain petit à petit désinvesti, mais pas déserté, au profit de Snapchat, Instagram, et surtout Ask.

Sur ce site, les « murs » des membres sont entièrement publics, mais les commentaires la plupart du temps anonymes. L'utilisateur (en grande majorité, de moins de 18 ans) y crée un compte et n'importe qui (dans la réalité, souvent les amis de l'école ou de la classe) peut lui poser des questions. Ask est en quelque sorte, le contre-modèle de Facebook. Sur le plus connu des réseaux sociaux, la mise en ligne des contenus repose sur un travail de mise en récit progressive de soi volontaire et très contrôlée, aussi bien du point de vue du contenu dévoilé que sur le plan de l'audience. Sur Ask, il s'agit davantage d'une confession publique que d'une construction de soi sous le regard d'une audience volontairement délimitée. **Se dévoiler** est au cœur des enjeux et des défis posés par le site.

Observons ainsi le compte Ask d'une jeune fille du Brabant Wallon. Appelons-la « Ginette », pour respecter son anonymat, tout relatif, puisque d'emblée, son nom, sa photo, son adresse Facebook y sont publiés. Au moment de la consultation de son compte, Ginette avait déjà répondu à… plus de 2 000 questions, cela illustre bien l'intense **activité** qu'elle y déploie.

La jeune fille introduit sa présence sur le site comme suit : « *Si tu critiques dans mon dos, c'est que je suis loin devant toi. Keep calm and ask me* ».

Ginette nous invite ainsi à son activité de confession ludique, assez proche du « questionnaire de Proust », ou encore, du « portrait chinois ». Dans son introduction, elle propose à ses admirateurs de lui demander de révéler une série de vérités sur elle-même, invite son audience à potentiellement la mettre en difficulté, leur assurant être assez forte pour faire face à la critique. Il s'agit pour les membres de Ask de jouer à être au centre de la pièce, quitte à être mis sur la sellette.

Dans son compte, un nombre très important de questions semblent particulièrement futiles, portant sur des sujets très divers du quotidien de Ginette, mais celles-ci permettent à la jeune fille de **configurer** son existence, de la justifier, de mettre de l'ordre dans ses propres jugements et comportements, au rythme de ses ré-

ponses et des commentaires assortis : « T'as quoi comme chaussures toi ? », « Que fais-tu durant les journées de tes vacances ? » « À quelle chanson es-tu sensible ? »

D'autres types de questions sont fréquents : « Qui est Jérôme pour toi ? », « Est-ce que Sarah, ce n'est pas une énorme pétasse ? » « Quels sont les trois beaux gosses qui te passent par la tête ? », « Tu cherches à te mettre en couple ? », « Tu étais avec qui à Waterloo ? » « Tu as fait quoi hier ? » « Les plus beau sourires que tu connais ? » À travers ce type de questions, Ginette, comme les autres adolescents, est occupée à dessiner la topographie fine de ses **relations** amicales et amoureuses. C'est une véritable carte sur laquelle on se place les uns par rapport aux autres, dans une révélation qui configure les liens et conforte les amitiés.

On découvre également des questions beaucoup plus personnelles parce que l'infrastructure permet un relatif anonymat. Elles touchent fréquemment aux relations amoureuses et sexuelles, sont posées parfois de manière très directes : Ginette est amenée à lire des questions que tout adolescent se pose à son âge : « je comprends pas comment ca se fait que t'es pas en couple... fin y'a plein de mecs à tes pieds ! ». Mais aussi : « Tu as déjà sucé ? » « Tu préfères les mecs musclés ou tu t'en fous ? » « est-ce que tu trouves que j'ai une grosse bite ? » « Tu te trouves bonne ? » À travers les questions posées, on peut lire une forme de **marivaudage** où les intervenants cachent leur identité, se font passer pour ce qu'ils ne sont pas, prêchent le faux pour savoir le vrai, usent du second degré, mettent en exercice les différentes combinaisons amoureuses possibles, sous la forme d'une **joute oratoire** : « Tu t'es fait qui a la soirée de dim ? » « Tu vas sortir avec Cyprien ? » « Oui et c'est MON Cyprien, maintenant... ».

Tout l'art de répondre réside dans la manière de s'en tirer, de **sauver la face** par rapport à des questions qui peuvent être très gênantes : À « Tu as déjà sucé ? », la réponse de Ginette est « Sans arrêt, bête type ». Ginette invente ainsi la manière adéquate pour répondre à des questions très intimes, sans paraître ni trop prude, ni trop libérée, avec suffisamment de distance et de dérision : un sérieux **apprentissage** des codes linguistiques et relationnels. Les réponses fournies par Ginette

montrent ainsi les signes d'un travail constant de délimitation de sa vie privée, avec une vision claire des limites de ce qu'elle veut garder pour elle : « Tu suces au premier rendez-vous ? » « J'te connais depuis 10 secondes, j'ai déjà envie de te gifler » ; « Tu pratiques le topless sur la plage ? » « Ca ne te regarde pas » : c'est sous les regards des leurs pairs que les adolescents énoncent ce qui n'appartient qu'à eux-mêmes.

Certaines questions peuvent être particulièrement **agressives** : « t'as un gros cul, pardon », « T'as un nez difforme », « ça fait quoi d'être anorexique ? » À supposer que Ginette n'ait pas la distance nécessaire pour répondre, ou soit en état de faiblesse transitoire, les effets pourraient être problématiques pour la jeune fille. Pour les adolescents, le processus de se mettre en processus de honte aux yeux des autres est une manière de se définir, du moins à travers sa gestion par différents procédés textuels.

Défis intimes

Dans ce registre, on observe également nombre de **mises au défi** qui, souvent, touchent à l'intime : « Chiche que tu mets un screen de tes dernières conversations SMS… » Ginette le fera… Elle répondra également d'autres impositions de défi : « Veux-tu bien mettre une photo de toi ? » Pour Ginette, ce défi très régulièrement vu dans Ask sera pour elle une sorte de carte blanche, de blanc-seing, pour diffuser la photo qu'elle souhaite. Elle se sentira autorisée par le groupe de ses admirateurs à jouer en l'occurrence du portrait suggestif (regard intense, doigt posé aux coins de sa bouche entrouverte). Elle répond au défi en allant un peu plus loin que l'explicitement demandé par son interlocuteur, en publiant une photo qu'elle n'aurait peut-être pas diffusée ailleurs, sans cette injonction externe.

Ainsi, dans les réseaux sociaux, les adolescents développent une intense activité. Ils y passent beaucoup de temps, se **toisent**, se mesurent. Ils y reconstituent une tribu, multiplient les occasions de maintenir le contact entre ses membres, au prix d'échanges jugés futile : « Tu as mangé du chocolat hier ? »

Les adolescents s'y construisent, y définissent des codes sociaux, y mettent en œuvre « l'extimité », régulièrement autour de la sexualité et de la vie affective. On y observe tout un jeu d'**intégration-différenciation** : comment vais-je m'intégrer dans un groupe, tout en apparaissant comme différent des autres ? Avec, en arrière-fond de cette pratique, tous les phénomènes de hiérarchisation à l'intérieur du groupe, destinés à maintenir la paix sociale. Comment trouver sa place dans une communauté en ligne, tout en gardant sa singularité ?

Pour les adolescents numériques, les parents n'ont rien à faire dans cet univers. Dès lors, souvent, les adultes comprennent mal ce qui se joue dans ce qui n'est que la face cachée d'un espace de sociabilité où ils n'ont pas leur place.

Cyberharcèlement, un harcèlement 2.0 ?

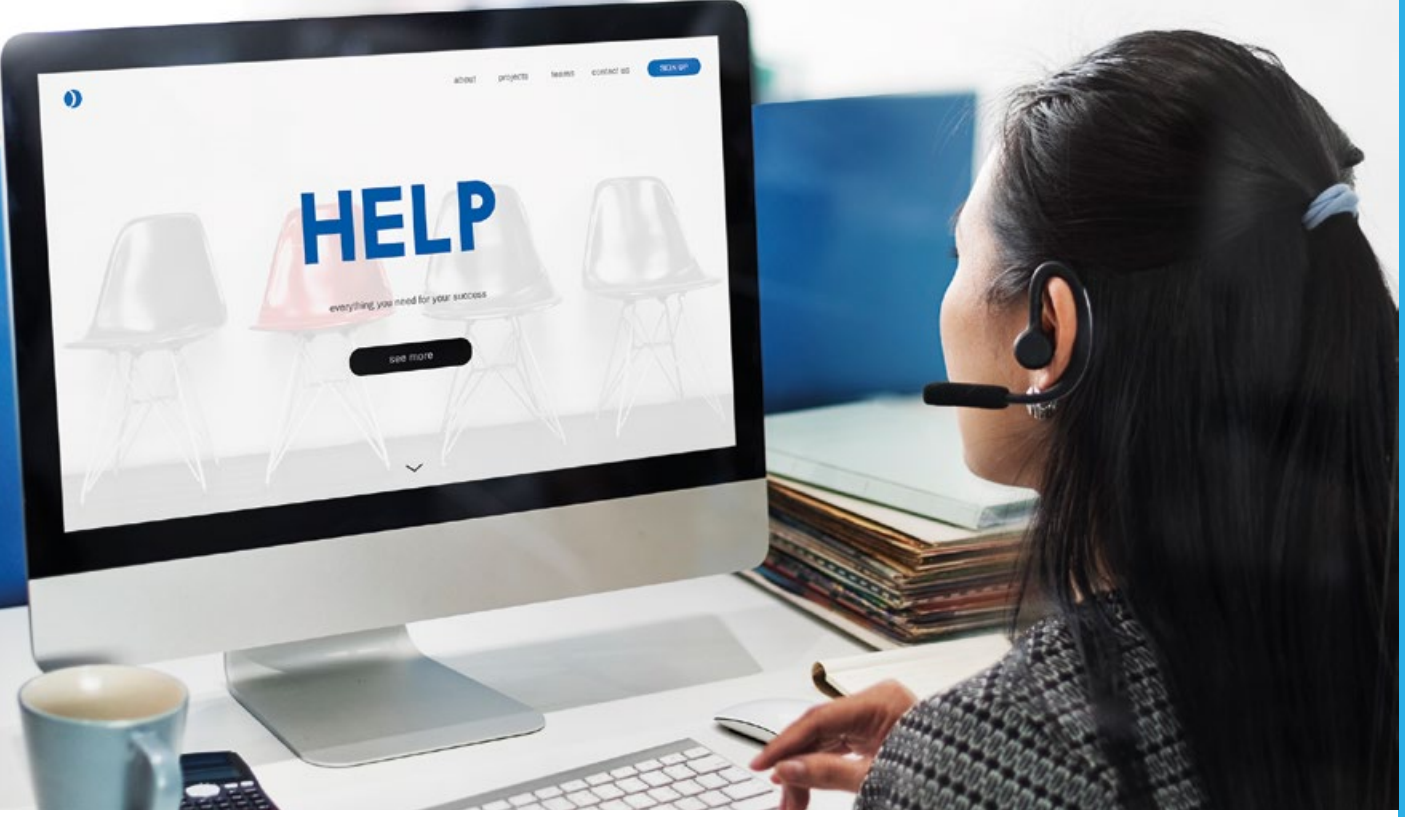
Le cyberharcèlement et surtout, son impact sur les jeunes, est dépeint comme une regrettable dérive numérique de notre temps. Mais on oublie souvent que des actes de harcèlement sont observés dans tous les milieux de vie, et depuis toujours. Quelles sont les similitudes entre harcèlement et cyberharcèlement ? Quelles en sont aussi les spécificités ?

Le harcèlement et sa récente suffixation (cyber-) concentrent à eux seuls bien des angoisses et attentions éducatives actuelles, comme si les manifestations de haine en ligne avaient mis au jour un phénomène pourtant très ancien. Dans les conversations entre adultes en charge d'éducation formelle ou informelle, la question du cyberharcèlement s'impose fortement, au moment d'aborder la question des « risques et dérives d'internet ».

Les médias d'information ne sont pas en reste. La rubrique des faits divers relate souvent le cas d'adolescents en péril, pointe volontiers du doigt les phénomènes de harcèlement qu'ont pu subir leurs victimes, davantage encore quand la scène tragique se déroule dans un espace neuf et mal maîtrisé : les réseaux sociaux. En revanche, ces mêmes supports sont bien en peine de faire écho des nombreux cas de jeunes utilisant les réseaux sociaux numériques pour se soutenir ou se venir en aide, pour interagir sur les problèmes personnels qui leur sont posés. Florence Quinche[1] note ainsi que les adolescents mobilisent prioritairement les réseaux sociaux numériques pour échanger sur les questions dont ils ne peuvent discuter facilement avec les adultes, a fortiori les parents : la sexualité, les relations amoureuses, l'apparence physique, les difficultés de relation, les difficultés scolaires et familiales.

Pour Michel Marcoccia, cette notion d'entraide est au cœur de la sociabilité numérique adolescente : « *Même si les sujets sont assez divers, on observe quatre types d'activités principales. Tout d'abord, la réalisation d'activités de soutien et d'entraide. On retrouve en fait un type d'activité qui renouvelle les mécanismes habituels du soutien social puisque le « soutien en ligne » est demandé à des inconnus. On peut distinguer trois types différents d'entraide : la demande d'évaluation, le partage de témoignages, la demande d'informations. L'entraide peut être initiée par*

1. Quinche Fl., « Les forums pour adolescents : spécificités communicationnelles », dans Corroy L. (ed.), *Les jeunes et les médias : les raisons du succès*, Vuibert, p. 151-170, 2008.



une demande d'évaluation (de sa situation, de son identité, de son état psychologique, de son apparence physique) ».[2]

Négligeant le fin questionnement de ces pratiques pourtant fondamentales, les supports d'information destinés au grand public alertent régulièrement l'opinion sur les seuls usages relationnels problématiques, donnent l'impression que le phénomène est à la fois récent, exclusif, et d'une ampleur inédite.

Le cyberharcèlement, problème de société ?

Si l'on s'intéresse plus précisément à ces dérives problématiques, Dan Olewus (en 2012), le premier chercheur a avoir conceptualisé le cyberharcèlement, affirme qu'« *il y a très peu de matière scientifique pour démontrer que celui-ci aurait augmenté ces cinq ou six dernières années, et cette forme de harcèlement est en réalité un phénomène moins fréquent. Les affirmations des médias et des chercheurs selon lesquelles le cyberharcèlement aurait augmenté de façon importante sont très exagérées* ».[3] Plusieurs recherches ont pourtant voulu montrer le contraire. Parmi celles-ci, Juan Calmaestra *et alii*, comparant les différents moyens de cyberharcèlement utilisés pour agresser les victimes, mettent en relief l'impasse tautologique dans laquelle les chercheurs sont confrontés. En effet, les résultats montrent avant tout que le volume des cas de harcèlement en ligne augmente en fonction de l'évolution des usages numériques et du déplacement des pratiques sociales : « *En ce qui concerne le cyberharcèlement par Internet, nous notons des différences entre 2008 et 2011. Ces différences sont significatives pour les utilisateurs de messagerie instantanée, des réseaux sociaux et des blogs. Les blogs comme lieu de l'agression sont passés de 8,2 % des agressions en 2008 pour ne pas dépasser 1 % en 2015. La proportion d'agressions sur des messageries instantanées a diminué de plus de la moitié (42,6 % à 17,8 %). Le contraire s'est produit avec les réseaux*

2. Marcoccia M., « Sociabilité adolescente en ligne », dans Dejean C., Mangenot F., Soubrie T., *Actes du colloque Epal 2011* (Échanger pour apprendre en ligne), université Stendhal, Grenoble, 24, 25, 26 juin 2011.
3. Olweus D., "Invited expert discussion paper Cyberbullying: An overrated phenomenon?", dans *European journal of developmental psychology 2012*, 1 – 19, Psychology Press, 212, disponible sur http://blogs.edweek.org/edweek/inside-school-research/Cyberbullying, % 20Olweus.pdf.

sociaux où l'on voit les agressions se multiplier par près de six. Dans ce cas, nous passons de 11,5 % en 2008 à 66,1 % en 2011. Les réseaux sociaux sont les espaces les plus utilisés pour commettre un acte de cyberharcèlement ».[4]

Ces chercheurs affichent dans les mêmes pages la difficulté de saisir le principe même du cyberharcèlement. En effet, confrontant les données issues d'études menées dans différents pays européens, ils expriment des prévalences très contrastées selon les régions, qui ne peut guère s'expliquer que par des définitions variables du phénomène : ces études recensent, par exemple, 62 % de cybervictimes en Belgique, contre 19 en France.

Les caractéristiques du harcèlement

À partir de quand peut-on invoquer le **harcèlement** ? Divers éléments caractéristiques entrent en ligne de compte pour que l'on pose le diagnostic. Dans sa définition communément admise, le harcèlement exige que des actes ou propos préjudiciables soient produits ; ceux-ci doivent être commis ou proférés avec une intention de nuire ; un déséquilibre de force, de pouvoir ou de compétences entre les protagonistes doit être acté (ce qui distingue le harcèlement de la simple **dispute**) ; enfin, les méfaits doivent être répétés dans le temps (ce qui oblige à distinguer le harcèlement de l'**attaque simple**). Notons à cet égard qu'une attaque isolée, menée par un auteur unique, peut mécaniquement se répéter, si elle est rediffusée ou démultipliée via Internet.

Le harcèlement classique, comme les autres embrouilles sociales, est vieux comme le monde. Dans tous les lieux de vie collective, on observe brimades, insultes, taquineries et harcèlement. Les caractéristiques structurelles de ces intimidations n'ont pas évolué, ni plus que leur degré de violence. Dans son roman « Les désarrois de l'élève Törless », en 1906, Robert Musil énonce déjà les acteurs, les mobiles et les circonstances identifiés aujourd'hui dans la plupart de cas de (cyber) harcèlement. De quoi s'agit-il ? Dans « les désarrois de l'élève Törless », Törless a deux camarades plus âgés, Reiting et Beineberg. Ils sont doués et bien élevés. Mais parfois agressifs et brutaux. La violence de ceux-ci impressionne Törless et l'attire. La dualité comportementale de ses camarades intrigue Törless, en pleine construction et incertitude identitaires. Entre autres, les deux garçons harcèlent et soumettent un autre jeune, qu'ils ont vu se rendre coupable d'un vol. Ce dernier est à leur merci, victime idéale : il se taira et se désignera même coupable d'une situation que, croit-il, il a lui-même provoquée. Reiting et Beineberg en profitent pour lui infliger différentes persécutions. Témoin muet voire complaisant, Törless trouve ces actes à la fois répugnants et fascinants, balance entre le désir loyal d'être un ami complice, la peur de se faire persécuter à son tour et la honte de ne rien faire. On ne sait trop ce qui dégoûte Törless, ou du moins, ce qui le dégoûte le plus, la violence de ses camarades ou la faiblesse de leur victime.

Sont là décrits les protagonistes et les principes mêmes du mécanisme de harcèlement : la **répétition** des actes intentionnels dans le temps, des **bourreaux** en situation de force, qui identifient une faiblesse ou une singularité pour harceler ; une **victime** muette qui s'estime coupable ; un **spectateur** lâche et complice, qui laisse faire ou participe aux méfaits en espérant gagner l'admiration de ses amis, ou à tout le moins, ne pas subir les mêmes préjudices à son tour.

4. CALMAESTRA J., ORTEGA R., MALDONADO, A., MORA_MERCHAN, J. A., "Exploring Cyberbullying in Spain", dans *Cyberbullying,* A cross-national comparison (pp. 146-162), 2012.

Le harcèlement est aujourd'hui moins acceptable, moins toléré, moins admis qu'auparavant. Il est aussi moins invisible et moins tabou, car avec les services en ligne, les jeunes disposent de nouveaux moyens de communication grâce auxquels ils peuvent confier leurs difficultés, sans ressentir les contraintes liées aux discussions en face-à-face : le **silence** de la victime est une autre caractéristique traditionnelle des situations de harcèlement, un silence désormais plus facile à rompre en ligne.

Contrairement donc aux idées répandues, le volume de cas d'intimidation n'explose pas depuis l'arrivée du numérique, mais depuis quelques années, les adultes ont tendance à dramatiser tout problème relationnel désormais visible entre jeunes, souvent improprement identifié comme du harcèlement. Les pratiques sociales se sont simplement déplacées de la vie réelle aux espaces numériques.

Du harcèlement au cyberharcèlement

Réseaux sociaux : c'est là désormais que les jeunes socialisent en grande partie. Ils y pratiquent ce qu'ils font ailleurs. Ils y trompent leur ennui, se divertissent, s'entraident, s'informent, nouent et enrichissent des relations amicales ou sentimentales, s'y disputent aussi parfois. Au harcèlement vient s'ajouter le cyberharcèlement, qui prolonge ou amplifie le précédent.

Pour certains experts, un problème théorique se pose. Même si, sur le terrain, le harcèlement classique se prolonge par du cyberharcèlement (ou l'inverse) et en amplifie les effets, nombreux sont ceux qui interrogent la distinction à établir entre les deux modalités : « *Le harcèlement accroîtrait non seulement certains effets du schoolbullying, mais constituerait en même temps un phénomène possédant ses spécificités propres, se différenciant ainsi du harcèlement classique tant par sa logique, sa dynamique, que par les mécanismes qu'il mettrait en œuvre. Selon la première hypothèse, le cyberharcèlement ne différerait du* schoolbullying *que par l'emploi de moyens différents. Il s'agirait donc d'une simple différence de degré. Selon la seconde, ce serait la nature même du harcèlement qui s'en trouverait modifiée. Il s'agirait donc d'une véritable différence de nature*[5]. »

Analogues ou différents ? La seconde hypothèse peut être validée. Car même si, sur le terrain, le cyberharcèlement se combine avec le harcèlement, et implique que les mêmes rôles y soient joués, il en diffère sur plusieurs points : les types de pratiques, les acteurs impliqués, les effets mesurés.

Des formes mutantes

En ligne, le harcèlement peut prendre de nouvelles formes. D'un point de vue général, on peut y harceler sur un plan **informatique** (hacker un compte, usurper une identité), **textuel** (se répandre en insultes répétées), **visuel** (diffuser des images désobligeantes), ou **social** (exclure un individu d'un réseau de contacts, d'amis ou de followers).

Dans cette logique discriminante, Nancy Willard[6] a établi une typologie des nouvelles formes de harcèlement sur Internet, y étendant largement le champ du cyberharcèlement. Elle distingue ainsi le ***harassment*** (envoi répété de messages vio-

5. Bellon J.-P., Gardette B., *Harcèlement et brimades entre élèves. La face cachée de la violence scolaire*, Fabert, 2010, p. 21.
6. Willard N.E., *Cyberbullying and cyberthreats : Responding to the challenge of online social aggression, threats, and distress*, Research press, 2007.

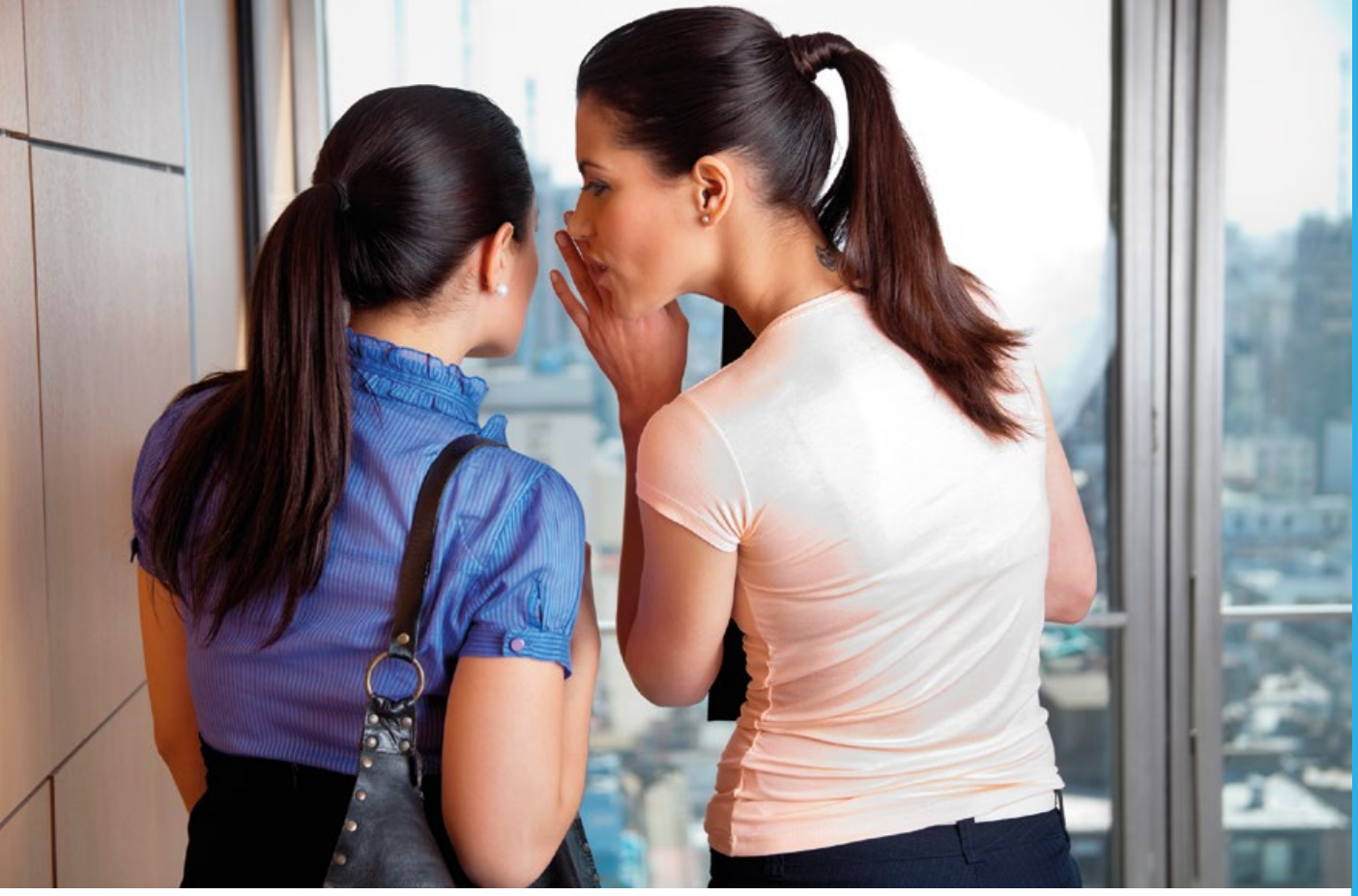
lents), le ***flaming*** (brefs échanges très insultants ou violents), la ***denigration*** (ragots visant à détruire la réputation de quelqu'un, parfois sur un site propre dédié à cet objectif), l'***impersonation*** (usurpation d'identité), le ***outing*** (publication d'informations à caractère confidentiel, dont fait partie le *(slut)* ***shaming***, diffusion d'images personnelles de type sexuel), l'***exclusion*** (mise à l'écart d'un réseau social) ou encore le ***cyberstalking*** (traque ou surveillance intensive sur internet), ces cinq dernières formes étant fortement ou exclusivement liées à la numérisation des pratiques sociales.

Rôles identiques, nouveaux acteurs

Le harcèlement classique met systématiquement en jeu plusieurs acteurs : un ou des **harceleurs** souvent dotés d'un certain charisme mais généralement dénués d'empathie, une ou des **victimes** souvent silencieuses et en manque de confiance en elles-mêmes, un public fréquemment muet. Ce public de spectateurs ou de **témoins** peut, selon Christina Salmivalli[7], occuper trois rôles distincts mais en interaction : les ***supporteurs***, les ***outsiders***, les ***défenseurs***.

Qui sont ces témoins, au rôle capital dans le développement des cas de harcèlement ? Certains d'entre eux, sans prendre une part active aux méfaits, offrent un soutien « moral » important au harceleur, par exemple en riant de la victime ou en s'attroupant autour des protagonistes principaux, au moment où le méfait se produit. D'autres témoins s'érigent en assistants logistiques directs du bourreau. Christina Salmivalli nomme les uns et les autres les ***supporteurs***, spectateurs passifs ou actifs, qui peuvent même se distribuer et répartir les tâches : collecter des informations blessantes ou prêtant à rire, les transmettre au groupe, tourner la victime en ridicule. Avec l'avènement du numérique, les jeunes qui se réunissaient hier

7. Salmivalli Chr., Lagerspetz K., Björkqvist K., Österman K., Kaukiainen A., "Bullying as a group process : Participant roles and their relations to social status within the group", dans *Aggressive Behavior*, vol. 22, Wiley Periodicals, 1996.



autour du harceleur, se rassemblent aujourd'hui autour des ordinateurs ou des smartphones.

D'autres témoins, plus nombreux, restent en retrait. Ils n'approuvent pas spontanément ce qu'ils voient, mais laissent faire. Ce sont les ***outsiders***. Ils ne connaissent pas toujours la victime ou son bourreau. Dans le cas du cyberharcèlement, le nombre d'outsiders peut potentiellement se démultiplier sans fin. Une information préjudiciable, une image désobligeante peuvent — ou non — susciter une large audience muette et invisible, que la victime peut à peine se figurer. C'est précisément cette multitude d'observateurs dont il ne peut prendre la mesure qui représente l'épreuve la plus difficile à subir pour un jeune cyberharcelé. Pour Christina Salmivalli, aucune stratégie de lutte contre le harcèlement ne peut être efficace si elle ne consiste pas entre autres à donner aux outsiders les moyens et les compétences indispensables pour qu'ils puissent s'impliquer afin de faire cesser la situation problématique.

Enfin, une troisième catégorie de témoins peut prendre part aux actes réprouvés, mais d'une toute autre manière. Christina Salmivalli les nomme les ***défenseurs***. En réalité, ces défenseurs prennent position en faveur de la victime, soit en intervenant directement pour s'opposer au harcèlement, soit en aidant la victime après-coup en la soutenant et en la réconfortant. C'est une posture idéale pour faire cesser le méfait. Leur posture de défense ou d'entraide se trouve aussi déclinée en ligne, sous la dénomination de **modérateurs**.

Bellon et Gardette[8] soulignent toutefois que dans le cas du cyberharcèlement, « *les SMS blessants surgissent précisément au moment où la victime est le plus en situation de vulnérabilité, souvent au milieu de la nuit* ». Si cette observation paraît pertinente, en revanche, elle fait peu de cas de ces groupes d'entraide, des messages de soutien, auxquels à l'inverse, les jeunes peuvent recourir via leurs réseaux numériques.

8. Bellon J.-P., Gardette B., *op.cit.*, p. 38.

À ces trois rôles classiques dans le processus de harcèlement, Bellon et Gardette[9] en identifient deux autres, liés de plus près aux spécificités du cyberharcèlement : les ***relayeurs*** et les ***surenchérisseurs***. Selon ces auteurs, les relayeurs, au départ simples observateurs, vont diffuser mécaniquement des informations ou des images sans prendre la mesure réelle de leur geste, souvent par étourderie, sans beaucoup de prudence ni de discernement, aidés en cela par les facilités de manipulation offertes par la technologie. À côté de ces relayeurs, d'autres observateurs initiaux sont amenés à réagir aux publications et commentaires, sur un ton paroxystique, dans une montée en puissance de l'injure ou la raillerie. Ce sont les surenchérisseurs, participants réguliers et actifs dans les forums en ligne des supports de presse.

Du côté du bourreau

Citant Parry Aftab, Bellon et Gardette ont identifié cinq types de harceleurs, certains présents dans le harcèlement classique, d'autres dans le cyberharcèlement, ce qui contribue à considérer positivement l'hypothèse de la distinction à faire entre les deux formes de méfaits. Les ***avides de pouvoir*** ont une volonté de marquer leurs pairs de leur empreinte. De ce fait, leurs pratiques sont rarement anonymes et moins fréquentes sur le Net que dans l'espace physique. Les ***malicieux*** recourent souvent au portable et aux réseaux sociaux pour colporter rumeurs et ragots, ridiculisant et moquant leurs cibles, par désœuvrement et immaturité, aussi bien sur le Net qu'ailleurs. Les ***nerds revanchards*** constituent une catégorie spécifique des bourreaux cyberharceleurs. Ce sont ceux qui, dans la vie physique, sont victimes des brimades de leurs pairs. Ils profitent de leurs compétences informatiques pour se venger, en ligne, du préjudice dont ils souffrent. Ils le font généralement incognito ou en prenant une fausse identité.

Les ***anges vengeurs*** sont eux, de véritables justiciers. Agissant eux aussi de manière plus ou moins masquée sur le Net, ils attaquent ceux qu'ils considèrent comme des agresseurs ou ceux qui s'opposent à la cause qu'ils défendent. Trouvant leurs actes justifiés, protégés par leur anonymat, ils n'ont pas le sentiment de faire du mal. Le collectif *Anonymous* peut être vu comme une bannière institutionnalisée de ces pratiques.

Enfin, les ***ambivalents*** utilisent le Net pour transcender la banalité de leur vie au quotidien en se frottant aux interdits, mettant en œuvre les pratiques transgressives qu'ils s'interdisent dans leur vie physique.

On le voit, si certains rôles existent à la fois dans le harcèlement et sa version en ligne, le passage au numérique fait intervenir de nouveaux acteurs, opérant sur de nouveaux registres.

Du mécanisme aux effets

Le cyberharcèlement présente un certain nombre de caractéristiques propres, dépendantes du support numérique sur lequel il se déploie :

- L'**omniprésence** des supports de communication et leur accessibilité instantanée, en tous lieux, ont pour effet de permettre au harceleur de toucher sa victime n'importe où et n'importe quand. Dès lors, aucun lieu de vie n'est protégé. Le cyberharcelé ne trouve aucune zone de repos. Il ne se sent en sécurité nulle part.

9. *Idem*, p. 39.

- Le harcèlement numérique peut-être instantané et **massif**, toucher un vaste public, incontrôlable par destination. La mise en circulation d'une photo embarrassante ou d'une fausse rumeur peut dès lors atteindre une quantité illimitée de personnes, si du moins celles-ci se montrent malveillantes en la rediffusant.
- Le contenu préjudiciable peut **persister** en ligne, même si le problème est réglé, car l'information qui circule d'ordinateurs en smartphones peut être pérenne. Il devient difficile pour quiconque d'en reprendre le contrôle.
- Le harceleur peut rester inconnu de sa victime, profitant de l'**anonymat** rendu possible par les services en ligne.
- La **distance matérielle** entre le cyberharceleur et sa victime empêche le premier de se rendre compte du niveau de souffrance engendré. Ainsi, la dématérialisation des espaces d'échanges communicationnels peut entraver la manifestation d'un sentiment d'empathie envers les victimes puisqu'il n'existe pas de lien direct et physique entre l'agresseur et l'agressé. De ce fait, le bourreau n'est pas en mesure de saisir les effets de ses pratiques, de ressentir du remords ou de la compassion. C'est ce qu'on nomme « **l'effet cockpit** », similaire à la perte d'émotion des aviateurs bombardant une population civile ou militaire via des écrans de contrôle.
- Enfin, l'anonymité offerte aux harceleurs leur permet d'accomplir des actes qu'ils ne feraient pas ailleurs et autrement. Le cyberharcèlement n'échappe pas à la règle. Ce contexte d'anonymat amène à lever les **inhibitions** et les interdits de ceux qui en bénéficient.

Mieux comprendre les normes

La meilleure attitude consiste à chercher à **prévenir** le problème avant qu'il ne survienne. Identifier les processus mis en œuvre dans leur complexité, clarifier les rôles que chacun peut tenir dans la genèse et le développement d'un cas de (cyber) harcèlement, représentent une base indépassable dans la prévention et la résolution des méfaits de ce type. Il ne faut pas penser qu'une éducation au numérique peut suffire pour résoudre les problèmes posés, y compris ceux posés par les effets amplificateurs d'Internet.

De nombreuses campagnes de prévention, sous la forme de spots médiatiques, sont orchestrées pour sensibiliser les jeunes à ces situations de maltraitance. Elles le font de manière générale, sans certitude de résultats, sans prendre en compte la fine mécanique mise en œuvre dans chaque cas particulier. En effet, la victime de harcèlement est précisément celle qui d'une manière ou d'une autre, échappe aux normes spécifiques en vigueur dans un groupe donné. L'effet de cette absence de prise en compte de la culture, a fortiori numérique, d'un groupe ayant vécu une situation de harcèlement génère volontiers des situations de malentendu : les jeunes ont du mal à identifier les causes et les effets d'un problème de la même façon qu'un adulte portant un regard extérieur. Pour mieux identifier et comprendre l'origine d'une pratique de harcèlement, pour mieux y remédier de manière efficace, tout intervenant devra tenter de comprendre les systèmes normatifs circulant dans le groupe.

Tout autant qu'une prise en charge des effets du harcèlement sur l'individu, il est nécessaire de tenter de comprendre la genèse et le développement, y compris médiatisé, du problème, les rôles dévolus à chacun dans le groupe, et sa part de vraie responsabilité.

Éduquer, prévenir, interdire, au plus jeune âge ?

Les discours sur les usages problématiques des réseaux sociaux mettent en évidence l'utilité de soutenir précocement l'éducation des jeunes – et de leurs parents – aux pratiques en ligne, plutôt que d'y placer des interdits. Une disposition qui contraste avec les lieux communs répandus dans le public, relayés dans les programmes éducatifs focalisés sur les dangers d'internet et la prévention des risques numériques.

Il apparaît indispensable de mettre en place une véritable éducation au média, ayant pour objectif de relever au plus tôt les compétences opérationnelles et critiques des jeunes utilisateurs. Une éducation qui ne serait pas une réponse trait pour trait aux angoisses générées par le média, ce qui serait contre-productif et contre-éducatif. Et certainement, peu en phase avec les besoins réels des jeunes internautes.

S'y prendre tôt. Car la tendance globale, dans la société, vise à autonomiser et responsabiliser les jeunes... de plus en plus jeunes, dans une série de situations complexes. La majorité sexuelle, la majorité pénale dans certains cas, le droit de vote, sont accordés à des publics de plus en plus précoces. Selon la plupart des enquêtes et études menées sur ce sujet, nombreux sont les pré-adolescents disposant d'un compte Facebook, cumulé à d'autres interfaces (autour de 10 à 20 % à l'âge de neuf ans), ce qui constitue une réelle opportunité d'apprentissage et de transmission des valeurs. À l'âge de neuf ans, un enfant acceptera un écolage progressif des réseaux sociaux, avec une audience limitée à quelques rares amis, ou à ses parents et sous le contrôle de ceux-ci, de manière pleinement délibérée voire même requise par lui.

Garder la bonne distance

Plus tard, au début de l'adolescence et au moment de l'entrée dans le secondaire, l'inscription dans un réseau social numérique constitue une étape rituelle vers le « devenir grand », marquée précisément par le rejet progressif des prescrits parentaux.

Reculer l'entrée dans l'apprentissage des compétences d'autoprotection et de l'autonomisation dans les savoir-faire numériques constituerait un paradoxe, au moment où les adolescents éprouvent le besoin, lui aussi paradoxal, de voler de leurs propres ailes sous le regard bienveillant de leurs parents : « *L'entourage aura le plus souvent la tâche ingrate de chercher la bonne distance et d'essayer de rendre acceptable aux adolescents ce dont ils ont besoin pour pouvoir réellement*

se passer de ces adultes qui leur prennent la tête et se désagripper d'eux. C'est toute la question de la bonne distance relationnelle : ni trop près, ni trop loin, qui se pose. La contradiction telle qu'elle est vécue par l'adolescent pourrait se formuler ainsi : « ce dont j'ai besoin pour pouvoir être autonome, cette force qui me manque, parce que j'en ai besoin, à la mesure de ce besoin qui me pousse à aller la chercher auprès des adultes supposés l'avoir, c'est ce qui menace mon autonomie ». En résumé : « ce dont j'ai besoin est ce qui me menace[1] ».

Dans le cadre numérique, la chercheuse Danah Boyd[2] montre la distance à observer au sein du triangle internet-adolescents-parents : « *La tentation est grande de tout vouloir contrôler et d'imposer des restrictions très fortes aux connexions des ados. En faisant ça, vous aurez démontré que vous avez un pouvoir, mais vous n'obtiendrez pas leur confiance. De même, espionner ses enfants en permanence n'est pas la bonne solution. Cela ne fera que créer des conflits et augmenter le stress des adolescents. Il faut poser des questions, dialoguer ouvertement, plutôt que de présumer tout savoir. Il faut également créer autour d'eux un réseau d'adultes vers lesquels ils pourront se tourner en cas de problème : c'est l'une des principales missions d'un parent.* »

Apprendre les codes de société

Pour les adolescents, Internet est le lieu où l'on fait société. Un espace de sociabilisation par excellence, et notamment pour les plus jeunes. Depuis plus de quinze ans que les réseaux sociaux sont investis par les adolescents, ceux-ci y découvrent les codes communicationnels liés aux contraintes de production, apprennent à se conforter et parfois à se confronter à l'autre. Ils vont à la rencontre de leurs pairs, enrichissent les liens existants ailleurs, selon une dynamique spécifique décrite

1. Jeammet Ph., « Paradoxe et dépendances à l'adolescence », Temps d'arrêt, *Yapaka*, 2009, p. 33.
2. Boyd D., Le Crosnier H. (trad.), « *C'est compliqué : les vies numériques des adolescents* », CF éditions, 2016.

par Dominique Pasquier : « *Les réseaux sociaux sont des lieux où l'on brasse un plus grand nombre de relations qu'au téléphone, sur la messagerie instantanée ou en face-à-face. Toutefois, avoir un trop grand nombre d'amis en ligne n'est pas bien considéré : cela passe pour une affabulation (par référence, dans l'enquête EU Kids Online de 2011, 51 % des 9-17 ans ont moins de 50 contacts, seulement 9 % en ont plus de 300). Il n'est pas d'usage de déclasser un ami en le supprimant de sa liste de liens : il faut une sérieuse raison pour cela, comme une rupture amoureuse ou un conflit notoire. Les jeunes qui se connectent avec de complets étrangers sont très critiqués par les autres*[3]. » Les jeunes y jouent un entre-soi à l'abri du regard inquisiteur des adultes. Il faut dès lors prendre les réseaux sociaux comme un espace public dans lequel les adolescents traînent pour lutter contre l'ennui, pour y rencontrer d'autres, y faire l'écolage des conduites à adopter, des codes de langage à tenir.

C'est une réelle nécessité, d'autant plus que la société d'aujourd'hui laisse peu d'espaces de vraie liberté aux adolescents, les parents étant partagés entre la crainte de laisser traîner le jeune en rue et le souci de programmer pour eux des sorties extra ou para-scolaires visant à limiter la zone d'inconfort adulte. Pour Danah Boyd, « *avant la généralisation des ordinateurs et d'Internet, il a progressivement été de plus en plus difficile pour les jeunes de se déplacer et de voir leurs amis. Écoles éloignées du centre-ville, restrictions sur l'argent de poche et sorties aux centres commerciaux les ont empêchés de passer du temps ensemble. Dans beaucoup de familles, la peur de l'extérieur et le danger de l'inconnu a conduit à un cloisonnement plus important*[4]. » L'usage d'Internet par les adolescents n'est pas contrôlable à 100 %, et il est souhaitable, dans un processus d'autonomisation progressive visant à développer les capacités d'autoprotection, qu'il ne le soit pas.

Une limitation drastique de l'activité des adolescents sur la Toile pousserait ceux-ci à y trouver, voire inventer, d'autres lieux de liberté, de rencontres et de partages, forcément semi-clandestins. Nous pouvons faire confiance en leur ingéniosité transgressive en ce domaine, eux qui ont progressivement désinvesti Facebook pour y faire ailleurs la même chose, dès lors qu'ils ont pu y mesurer la présence et la pression, si ce n'est la répression, des adultes.

Accompagner les besoins spécifiques

Internet contribue au développement psychique des adolescents. Les jeunes y testent leur identité, construisent en partie celle-ci à coups de publications dans les réseaux sociaux numériques, en attendent avis et opinions de leurs pairs. C'est, pour Jeammet[5] « *le premier des paradoxes du développement : le sujet n'est jamais autant lui-même que lorsqu'il s'est abondamment nourri des autres sans qu'il ait à prendre conscience des parts respectives de ce qui lui revient et de ce qui appartient à autrui.* »

Pour Danah Boyd[6], « *Les jeunes partagent des phrases et des images dans l'espoir d'avoir un retour. Les « J'aime », les retweets, toutes les interactions générées par ce qu'ils postent en ligne sont perçues comme des marques d'attention qui leur*

3. Pasquier D., « La communication numérique dans les cultures adolescentes », *Communiquer* [En ligne], 13, 2015, http://communiquer.revues.org/153;DOI:10.4000/communiquer.1537.
4. Boyd D., *op. cit.*
5. Jeammet Ph., *op. cit.*, p. 17.
6. Boyd D, *op. cit.*

font du bien. Il ne faut pas donner plus d'importance à un « J'aime » qu'un hochement de tête dans une conversation. Cette recherche d'attention peut prendre l'aspect d'un nombre incalculable de « J'aime » ou d'une course à la célébrité. Beaucoup de jeunes sont parfois très visibles, en contrôlant des profils qui génèrent beaucoup de « J'aime » ou de « retweets » parce qu'ils veulent, au départ, être reconnus de leurs amis. »

Le récent succès de Snapchat s'appuie sur ce besoin d'obtenir de l'attention – et de s'assurer que l'interlocuteur est bien présent. Pour regarder une image sur Snapchat, il faut faire une pause pendant une dizaine de secondes. Le récepteur doit prendre le temps de tout arrêter pour regarder ce message éphémère. Snapchat modifie en cela notre comportement face à Internet : on est sûr que la personne qui reçoit notre image a focalisé son attention sur cette dernière.

L'identité choisie, dite virtuelle, construite à partir d'une mise en récit d'eux-mêmes, fait partie de leur quotidien réel. Quittant pas à pas le monde des parents, les adolescents s'attèlent à la construction d'une nouvelle tribu, avec laquelle le maintien du contact quotidien passe par les services en ligne. Subordonner cette activité à une répression parentale reviendrait à dire… qu'ils n'ont pas d'existence sur Internet.

Lutter contre les discriminations

Restreindre l'accès aux réseaux sociaux numériques serait discriminant. La prohibition de l'accès aux réseaux sociaux entraînerait un déséquilibre entre ceux qui n'y sont pas et ceux qui sont autorisés à y être, ces derniers accumulant de l'expérience et des pratiques nouvelles. Or, la capacité à gérer une présence, un carnet d'adresses[7], une identité et des compétences, tout comme la capacité à se prémunir des situations problématiques, est conditionnée par un apprentissage long et progressif, tôt entamé, aidant le jeune à se mouvoir avec aisance dans la société numérique et ses impératifs.

Une discrimination dans les usages en couvrirait une autre : contrairement aux idées reçues, il existe une certaine parité entre vie sociale et culturelle dans les réseaux sociaux numériques et dans la société. Qui a beaucoup d'amis Facebook en a généralement beaucoup ailleurs, qui y discute de cinéma, y va aussi. Internet, notamment via les messageries, reste un moyen sûr d'obtenir et partager des informations relatives à la vie socioculturelle, d'échanger de la musique, du texte, des images, du sens.

Réseaux éducatifs

Les services en ligne sont aussi, à leur manière, éducatifs. Ils apprennent aux adolescents à découvrir les codes, les manières de communiquer ensemble, à réguler les relations interpersonnelles et de groupe. Plus encore, ils permettent aux jeunes d'entamer des recherches documentaires, de se questionner sur ce qui peut les concerner de manière personnelle, par exemple sur les relations sexuelles et affectives, et bien d'autres questions qu'ils peuvent juger trop intimidantes à poser au

7. « Dans les années 1990, je me suis rendu compte que les ordinateurs n'étaient pas que des machines mais étaient en fait peuplés d'humains qui discutaient entre eux. Cela m'a paru tout de suite beaucoup plus intéressant. J'ai pu enfin avoir une vie sociale active, à travers des forums ou ce qu'on n'appelait pas encore des blogs, et faire des rencontres qui m'ont profondément marquées. ». Boyd D., *op. cit.*, p. 44.

monde des adultes. Claire Balleys a ainsi pu faire l'hypothèse que pour les jeunes, la scène de la vie en face-à-face est clairement distincte de la scène Internet : « *Autant il est admis qu'ils (les garçons) ne soient pas trop démonstratifs dans les couloirs de l'école et gardent une certaine réserve quant à leur attachement amoureux, autant il leur est demandé d'accepter d'exprimer leurs sentiments amoureux en ligne : la parole masculine semble libérée des impératifs de virilité lorsqu'elle est émise sur les réseaux sociaux*[8]. »

L'adolescent, un internaute comme les autres

La plupart des jeunes confrontés à des expériences numériques précoces utilisent les réseaux sociaux à bon escient, ce dont les médias font rarement l'écho au quotidien. En dépit des forcément trop nombreux dérapages observés, ils forment des groupes d'entraide, y compris pour venir en aide à leurs amis en difficulté psychologique ou scolaire.

Ceux qui sont confrontés de près à la jeunesse savent qu'il est méprisant de tenir les adolescents pour une catégorie d'âge indistincte, sans valeurs ou sans lois, tous a priori incapables avant la majorité, de discerner les usages futiles des pratiques utiles à eux-mêmes ou aux autres : « *Toutes les conclusions peuvent s'appliquer à d'autres catégories sociales qui ont une vie active sur Internet. Ce qui est différent pour eux est qu'ils se construisent une identité, avec bien plus de contraintes, et qu'ils recherchent une liberté qu'ils doivent conquérir face à plusieurs représentants de l'autorité, à la différence des adultes qui l'ont déjà obtenue. Ils utilisent pour cela d'une manière très inventive les outils numériques à leur disposition. Les adultes qui doivent subir des contraintes dans leur vie de tous les jours le font de la même manière*[9]. »

8. Balleys C., *« Je t'aime plus que tout au monde ». D'amitiés en amours, les processus de socialisation entre pairs adolescents*, thèse de doctorat, Université de Fribourg, Suisse, 2012.
9. Boyd D., *op. cit.*, p. 167.

Dès lors, pour l'adolescent, faut-il considérer la communication et l'expression écranique comme un droit, et, pour les enseignants et les parents, un devoir éducatif ? Ce droit est inscrit dans une recommandation de la commission européenne du 20 août 2009 sur *l'éducation aux médias dans un environnement numérique* soutenant que « l'éducation aux médias est définie comme la capacité à accéder aux médias, à comprendre et à apprécier, avec un sens critique, les différents aspects des médias et de leur contenu et à communiquer dans divers contextes », ajoutant que « dans la société de l'information actuelle, l'éducation aux médias est liée à l'insertion et à la citoyenneté ».

Cette disposition est également inscrite dans la Convention internationale relative aux droits de l'enfant de 1989 qui précise dans son article 13.1 que « L'enfant a droit à la liberté d'expression. Ce droit comprend la liberté de rechercher, de recevoir et de répandre des informations et des idées de toute espèce, sans considération de frontières, sous une forme orale, écrite, imprimée ou artistique, ou par tout autre moyen du choix de l'enfant ».

Pour toutes ces raisons, il serait prudent de ne pas entretenir un message négatif à la fois sur la démocratisation des usages citoyens dans la société numérique, et l'éducation à ceux-ci. L'enjeu n'est pas de chercher à s'en protéger, mais d'apprendre à s'y confronter, sans diabolisation excessive des services en ligne, sans discrédit aprioriste de leurs usages par les adolescents, sans nostalgie d'un monde médiatique, voire d'une société sous contrôle.

Éduquer, comment ?

Pour initier une éducation précoce à ce qui reste un espace communicationnel, personnel et social complexe, les éducateurs prendront soin de découvrir les réseaux sociaux à pas feutrés. Par exemple, d'abord hors-ligne, à partir de l'album photos de l'enfant, en lui posant quelques questions essentielles, sur les photos qu'il jugerait souhaitable, utile, de diffuser ou non. Dans un second temps, les premiers pas sur les réseaux sociaux en ligne peuvent être accompagnés par un parent. Celui-ci veillera à ce que les premières publications soient faites à destination d'un public de proches, voire même, soient entièrement privatisées. Petit à petit, au fur et à mesure de son autonomisation et de son apprentissage des effets engendrés par ses publications, l'enfant pourra acquérir la compréhension de la sociabilité numérique nécessaire pour, adolescent, être en mesure de tirer le meilleur profit de la vie complexe et foisonnante des réseaux sociaux.

Les mécanismes d'autoprotection qu'il aura jusque-là élaboré avec l'aide des adultes, lui seront bien utiles au moment où il mettra ceux-ci à distance…

LES DOSSIERS DE L'ÉDUCATION AUX MÉDIAS

Une collection éditée par Média Animation

1 · Grilles sur le gril · La programmation télé passée au crible, Bruxelles, 2006.
2 · Hollywood lave plus blanc · Le cinéma entre racisme et multiculturalité, Bruxelles, 2006.
3 · Les publicitaires savent pourquoi · Les jeunes, cibles des publicités pour l'alcool, Bruxelles, 2006.
4 · Internet c'est vous · Les nouvelles pratiques de l'Internet social, Bruxelles, 2008.
5 · La réalité si je mens · Analyse critique de la télé-réalité, Bruxelles, 2009.
6 · Médias sans frontières · Productions et consommations médiatiques dans une société multiculturelle, Bruxelles, 2011.
7 · Madame, monsieur, bonsoir · Décoder l'information télévisée, Bruxelles, 2013.
8 · Médias plus verts que nature · L'exploitation du thème de l'environnement dans les médias, Bruxelles, 2013.
9 · Éducation aux médias et jeux vidéo. Des ressorts ludiques à l'approche critique, Bruxelles, 2015
10 · Cinéma et enjeux internationaux · Quand le cinéma défait et refait le monde, Bruxelles, 2017.
11 · Entre discours de haine et liberté d'expression · Les enjeux de la participation en ligne dans les médias francophones belges, Bruxelles, 2017.
12 · Éduquer aux réseaux sociaux · Les jeunes à l'heure du numérique, Bruxelles, 2017.

Prochainement : Les caricatures

Dépôt légal 2017/3462/3
ISBN 978-2-9601579-3-2
Bruxelles 2017

Éditeur responsable Paul de Theux
Maquette et mise en page Média Animation
Photos Shutterstock
Auteur Yves Collard

FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

POINTCULTURE

B-Bico